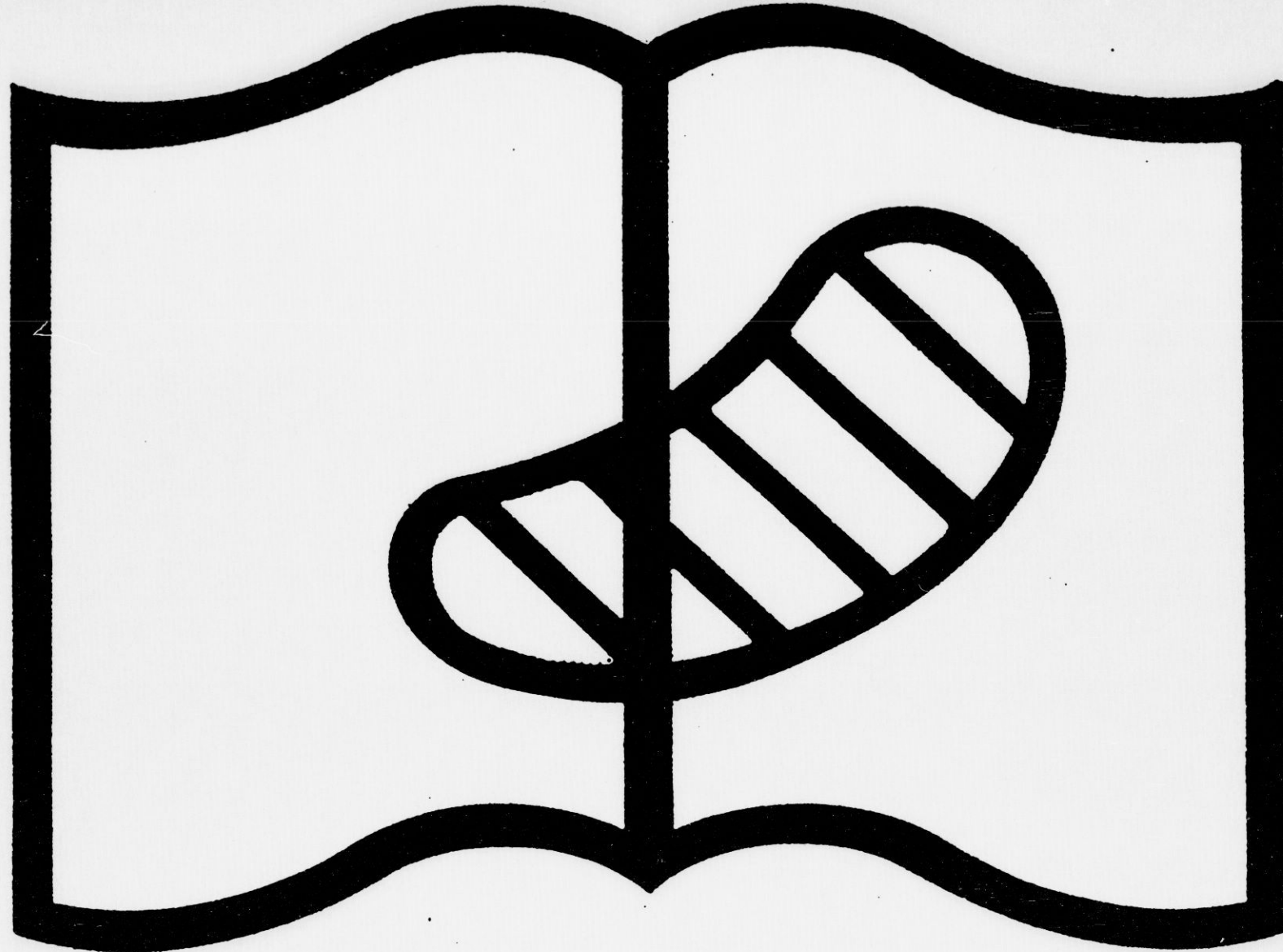


Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

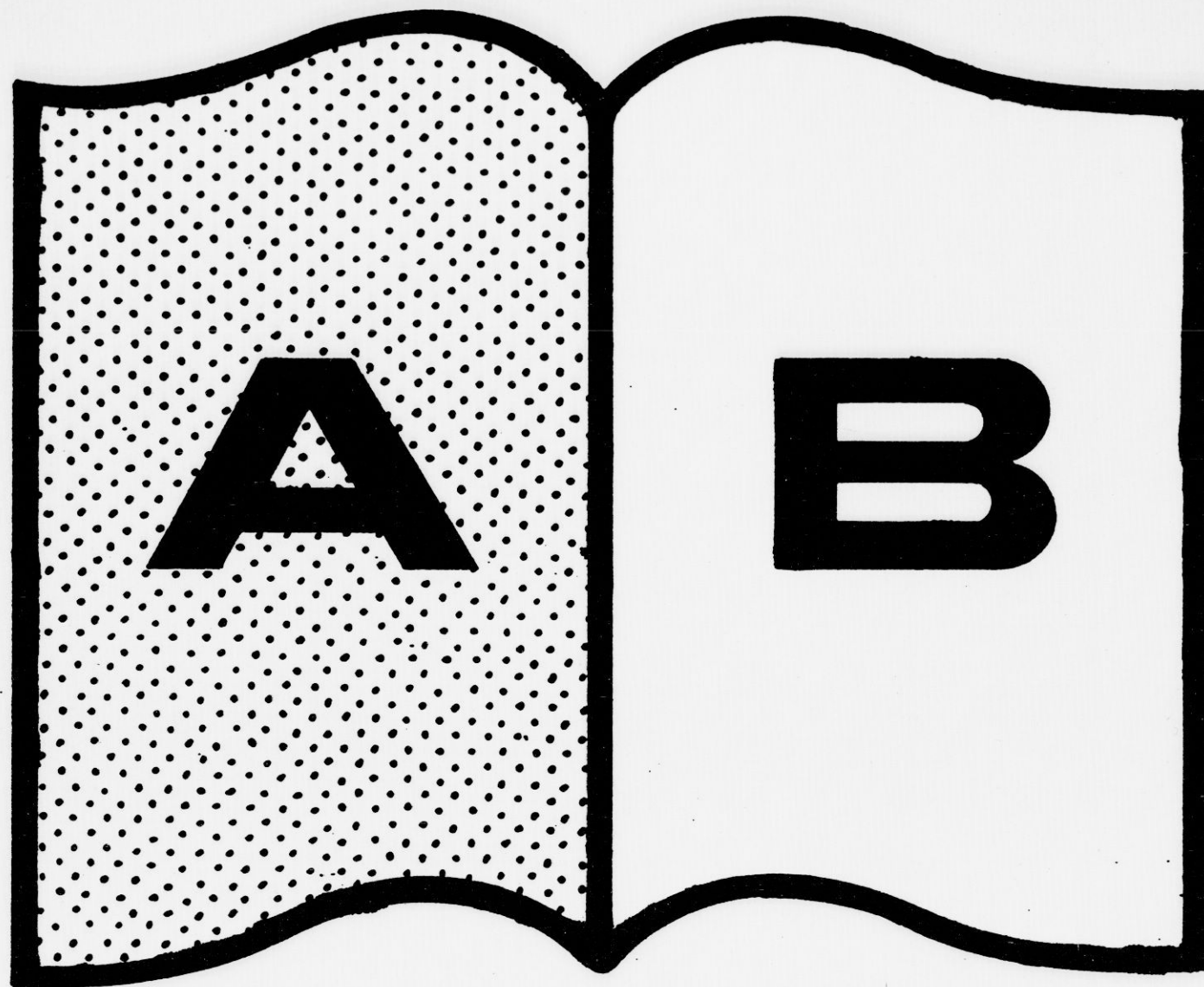
Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés



Original illisible

NF Z 43-120-10

Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

8° Y²
54388



Nouveaux Romans Historiques

PAR

CLAUDE - LOUIS



I

Les Volontaires
de la Liberté

Prix du Volume : 2 fr.

LYON

ADRIEN EFFANTIN, libraire-éditeur,
8, place Bellecour, 8

1904

OUVRAGES DU COMMANDANT PERREAU

— Edités chez MM. BERGER-LEVRAULT & Cie, Libraires-Editeurs

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts; NANCY, 18, rue des Glacis

L'Épopée des Alpes

EPISODES DE L'HISTOIRE MILITAIRE DES ALPES

En particulier des Alpes françaises

AVEC UNE PRÉFACE DE M. LE GÉNÉRAL BORSON


Prix : 7.50

L'Armure Nationale

OU LE SERVICE OBLIGATOIRE D'UN AN

Prix : 1 fr.

SE TROUVENT CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
E LYON, GRENOBLE ET LA RÉGION



Nouveaux Romans Historiques

PAR

CLAUDE - LOUIS

I

Les Volontaires
de la Liberté

Prix du Volume : 2 fr.

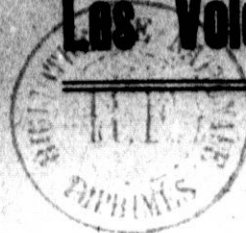
— LYON

ADRIEN EFFANTIN, libraire-éditeur
8, place Bellecour, 8

—
1904

8.Y²
54388

Les Volontaires de la Liberté



I

La Fête Nationale à La Tour-du-Pin

Comme l'ont constaté les historiens, la Révolution française trouva, à ses débuts, des adhérents enthousiastes dans tous les rangs de la société. La noblesse et le clergé, dans la nuit justement célèbre du 4 août 1789, sacrifièrent généreusement leurs privilèges sur l'autel de la patrie.

Les Français se plaisaient à saluer l'aurore d'une ère de justice et de liberté universelles. La nation entière se sentit transportée d'un enthousiasme analogue à celui qui avait suscité les Croisades. Au Moyen Age, la France s'était constituée le soldat de Dieu; au début de la Révolution, elle se crut appelée à régénérer le monde.

Les cœurs s'embrasèrent d'une foi nouvelle, qui confondait dans un

même élan la liberté et le soldat de la liberté, la France.

L'enthousiasme était particulièrement vif dans la noble province du Dauphiné qui, par l'assemblée de Vizille, avait préparé la Révolution française. Le poète André Chénier se faisait l'écho de ces aspirations, quand il chantait les Alpes,

..... Monts sacrés d'où la France
Voit naître le soleil avec la liberté.

Dans la matinée du 14 juillet 1792, la ville de La Tour-du-Pin se préparait à célébrer le troisième anniversaire de la prise de la Bastille. Sur la place principale, l'arbre de la Liberté, un peuplier au tronc élancé et vigoureux, portait à son sommet un drapeau dont les trois couleurs chatoyaient au soleil.

D'autres drapeaux tricolores flottaient aux fenêtres des maisons de la place. La façade la plus ornée était celle de l'hôtel de la Poste. Celui-ci tirait son nom de la poste aux chevaux dont les écuries occupaient un bâtiment voisin.

Avant l'invention des chemins de

fer, l'institution de la poste aux chevaux était le principal organe de la circulation publique. Sur les grandes routes, à des distances variant de trois à cinq lieues, étaient espacées des maisons de poste. Le maître de poste entretenait dans ses écuries les nombreux chevaux destinés à fournir des relais aux courriers à cheval, à la malle-poste, aux chaises-poste, aux diligences.

A la Tour-du-Pin, en particulier, la poste aux chevaux, avec l'hôtel de la Poste qui en était, en quelque sorte, une dépendance, jouait à peu près le rôle actuel d'une grande gare pourvue d'un buffet.

Dans cette matinée du 14 juillet 1792, la place était sillonnée à chaque instant par des voitures amenant des spectateurs pour la revue annoncée. Sur le pas de sa porte, Maître Fournel, le gérant de l'hôtel, recevait les voyageurs avec son sourire le plus engageant.

Maître Fournel, ou plutôt le citoyen Fournel, suivant l'usage qui commençait à se généraliser, était un homme

d'une cinquantaine d'années, au ventre rebondi, à la mine haute en couleur. Il était veuf, son unique enfant était une fille de dix-neuf ans, digne collaboratrice de son père dans le gouvernement de l'hôtel de la Poste.

Marthe Fournel était montée au premier étage et, de la place, on pouvait apercevoir, dans l'encadrement d'une fenêtre, sa taille souple et sa jolie figure de brune aux yeux bleus.

Maintenant, le mouvement des voitures avait cessé. Sur la place, des groupes se formaient, attendant l'arrivée du bataillon qui se rassemblait dans une prairie en dehors de la ville.

Un homme, qui portait le costume des cultivateurs de cette époque, et qui paraissait être le contemporain du citoyen Fournel, s'approcha de ce dernier.

— Salut, lui dit-il en lui tendant la main, nous avons une belle journée pour célébrer la fête de la Liberté.

— Ma foi, père Gallien, c'est aussi une belle journée pour les gars qui vont faire admirer leur prestance sous les

armes. Belle journée pour eux, pour leurs parents, amis et connaissances. Mais, à propos, votre fils Louis ne fait-il pas partie du bataillon de la Tour du-Pin ?

— Si bien. Il est même grenadier dans la compagnie d'élite.

Cette conversation avait lieu à haute voix. De sa fenêtre du premier étage, Marthe Fournel n'en perdait pas une syllabe. En entendant qu'on parlait de Louis Gallien, elle rougit et se retira vers l'intérieur de la chambre.

Fournel et le père Gallien continuaient à causer sur le pas de la porte quand leur attention fut attirée par le bruit d'un colloque. Dans l'un des groupes formés sur la place, deux interlocuteurs discutaient avec animation.

Le premier, grand, sec, correctement vêtu, portait, suivant la mode de l'époque, les cheveux poudrés et rassemblés par derrière en une queue attachée par un ruban noir. Le second, petit et mal fait, montrait un masque plat au teint bilieux, un corps disgracieux et mal habillé.

— Mais, je ne me trompe pas, dit Fournel, en désignant l'homme aux cheveux poudrés, c'est bien le docteur Marmonnier ?

— Parfaitement. Il est arrivé hier à Dolomieu. Ce matin, à six heures, il a traversé à cheval La Chapelle-de-la-Tour, au moment même où je sortais de chez moi avec mon fils Louis. Nous avons échangé le bonjour.

— Diable ! Il a l'air de malmener ce pauvre Pancrace Couard.

— Effectivement. Le cuistre paraît avoir singulièrement baissé le ton de son caquet ordinaire.

Marmonnier et Couard, les deux personnages, dont Fournel venait de prononcer les noms, réalisaient, au moral aussi bien qu'au physique, le contraste le plus complet.

Marmonnier était né à Dolomieu, où son père était médecin. En 1792, il comptait un peu plus de quarante ans.

Une étroite amitié le liait depuis l'enfance avec son compatriote, le chevalier de Dolomieu, le célèbre géologue. Les deux amis avaient continué à se fréquenter dans les villes univer-

sitaires où les avaient appelés leurs études. Plus tard, chacun d'eux avait suivi sa voie.

Le chevalier de Dolomieu avait réalisé les découvertes géologiques qui lui ont mérité la consécration de la science et de la postérité. Une intéressante variété de roches calcaires porte aujourd'hui le nom particulier de dolomite, et les montagnes qui couvrent les provinces autrichiennes de la Carniole et de la Carinthie s'appellent les Alpes dolomitiques.

Quant à Marmonnier, il était devenu l'un des médecins les plus estimés de Paris. Ordinairement, il abandonnait cette ville pendant une partie de l'été pour venir se retremper dans la fraîcheur du plateau natal.

A un cœur dévoué, à un jugement droit, à une érudition de bon aloi il joignait la finesse proverbiale des Dauphinois. Au contact des beaux esprits de la capitale, cette finesse s'était doublée d'une puissance d'ironie qui faisait du docteur Marmonnier un redoutable contradicteur.

Pancrace Couard qui, pour l'instant,

lui servait de plastron, était, par son origine, étranger à la Tour-du-Pin. Il était descendu, depuis quelque dix ans, des rudes Alpes du Briançonnais.

A toutes les époques, la stérilité des cantons montagneux a poussé leur population à émigrer. Nombreux sont encore les jeunes gens des hautes vallées de la Provence, du Dauphiné et de la Savoie que chassent au loin l'exiguité des champs et la longueur des hivers. Pendant longtemps, les émigrés briançonnais se sont signalés par une industrie originale : la profession d'instituteur temporaire.

Enfants, ils utilisaient les longues veillées d'hiver à acquérir une modeste, mais solide instruction primaire ; puis, vers dix-huit ans, ils cherchaient à tirer parti de leur savoir. On les voyait, aux foires de l'automne, apparaître dans les villes et les bourgs du Bas-Dauphiné, de la Provence, du Lyonnais, de la Bresse, portant au chapeau une plume d'oie, enseigne de leur profession. Les plus réputés obtenaient le poste de maître d'école dans une commune rurale ou un ha-

meau. Les moins favorisés entraient dans une ferme, où ils cumulaient, avec l'instruction des enfants, les travaux des domestiques agricoles.

Cette curieuse industrie a persisté, au XIX^e siècle, jusqu'à la loi du 28 juin 1833, qui a imposé la possession d'un brevet comme condition obligatoire du droit d'enseigner. Elle était en pleine floraison à la fin du XVIII^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où se déroule l'épisode des Volontaires de la Liberté.

Généralement, les braves instituteurs montagnards étaient aussi recommandables par leur tact et leur modestie que par leur conscience à s'acquitter de leurs fonctions. Cependant, des exceptions inévitables faisaient tache dans l'honorable corporation.

Panrace Couard était du nombre.

Dans le hameau dont il rassemblait les enfants sous sa férule, les habitants avaient immédiatement trouvé le titre qui convenait à ce faux intellectuel. C'était bien, à proprement

parler, un cuistre, c'est-à-dire un demi-savant, infatué de connaissances superficielles et mal digérées, un ambitieux rageur, jaloux de toutes les supériorités, un esprit faux, s'efforçant de cacher, sous une emphase pédantesque, le vide de la pensée et la bassesse des sentiments.

Sur la place, la discussion entre Marmonnier et Couard durait encore quand on commença à entendre un bruit éloigné de tambours scandant une marche.

Insensiblement la marche se rapprocha. Bientôt, débouchait le bataillon de la garde nationale de la Tour-du-Pin.

Derrière les tambours s'avancait à cheval le commandant du bataillon, un homme de quarante-cinq ans environ, à la tournure militaire. Puis, en files correctes, marchait la compagnie d'élite des grenadiers, formée de jeunes garçons bien découplés.

Tous portaient l'uniforme réglementaire de la garde nationale : le bicorne orné de la cocarde tricolore, l'habit à la française en drap bleu

foncé, la culotte de tricot blanc, les longues guêtres de toile blanche, boutonnées par côté depuis le genou jusqu'au soulier. Le hâvre-sac, recouvert d'une peau de vache avec son poil, était retenu par des buffleteries blanches, qui se croisaient sur la poitrine en produisant un effet très pittoresque. Comme armement, le briquet ou le sabre court à fourreau de cuir, la baïonnette et surtout le fusil à pierre du modèle des troupes de ligne.

En dehors des grenadiers, les autres compagnies du bataillon étaient composées d'hommes de tous les âges. Le plus grand nombre étaient sans uniforme et portaient des fusils de tous les modèles et de tous les calibres.

Dans la compagnie d'élite, certains volontaires se reconnaissaient à la correction de leurs mouvements et à l'assurance de leur démarche. C'étaient d'anciens soldats de l'armée régulière, retirés depuis peu du service. Le commandant lui-même était un officier démissionnaire. Avant la Révo-

lution, il s'appelait le marquis du Verdier. Il avait été capitaine dans le régiment de Dauphiné-infanterie, puis il avait donné sa démission pour se consacrer à la culture de ses terres. Près de La Tour-du-Pin, il habitait avec sa femme et deux jeunes enfants le pittoresque château de Cuirieu, dont les tours, coiffées de toits rouges en poivrières, commandent sur la rive gauche la vallée de la Bourbre.

Le marquis du Verdier avait généreusement souscrit à l'abolition des privilèges votée dans la nuit du 4 août. Quand le bataillon de la garde nationale de la Tour-du-Pin s'était constitué, il avait été nommé commandant à l'élection.

Le commandant du Verdier avait accepté la marque de confiance de ses concitoyens. Il pressentait, d'ailleurs, que la patrie lui demanderait bientôt d'autres et plus importants services.

En effet, l'étranger, toujours jaloux de la France, avait émis la prétention d'intervenir dans nos affaires. A la date du 14 juillet 1792, des combats

avaient été déjà livrés sur la frontière du Nord.

Au bruit des tambours, Marthe Fournel s'était montrée de nouveau au premier étage de l'Hôtel de la Poste, mais elle n'était plus seule. A côté d'elle, dans l'encadrement de la fenêtre, se tenait son amie, Jeanne Garnier, la fille du marchand drapier de la rue d'Italie.

Jeanne était de deux ans plus jeune que Marthe, et d'une taille sensiblement plus petite. Comme Marthe elle avait les yeux bleus, mais une opulente chevelure blonde encadrait son visage blanc et rose et contrastait avec les cheveux noirs de sa compagne. Les deux jeunes filles portaient un gracieux bonnet blanc orné de dentelles, au côté gauche duquel la cocarde nationale était coquettement épinglée.

Pendant le défilé du bataillon, Marthe Fournel regardait en souriant l'un des beaux volontaires de la compagnie d'élite.

— Ah ! je t'y prends, s'écria Jeanne d'un ton d'espièglerie. Tu ne perds

pas des yeux Louis Gallien. C'est ton promis, n'est-ce pas ?

— Hélas ! répondit Marthe, tu sais bien qu'une fille sage doit compter avec la volonté de ses parents.

— Et bien ! pour quelle raison la volonté de ton père contredirait-elle à l'inclination de ton cœur ? Louis n'a qu'à se déclarer à ton père et à lui adresser une demande en règle.

— Malheureusement, Louis ne fera pas cette car il connaît les demande, idées arrêtées de mon père. L'excellent homme désire mon bonheur, sans doute, mais il le désire à sa manière.

— Mais cette manière, quelle est-elle donc ? Le père Gallien n'est-il pas l'un des plus gros fermiers de La Chapelle ? De plus, ne possède-t-il pas en propre de belles et bonnes bicherées au soleil ?

— C'est vrai, mais Louis n'est pas son unique enfant. En outre, mon père, depuis que l'Hôtel de la Poste lui a rapporté de beaux écus sonnants, n'apprécie plus que les sacs de louis d'or. O mon Dieu, pourquoi m'avez-vous pris ma mère ?

En soupirant ces regrets, Marthe Fournel avait les yeux pleins de larmes. Tout émue, sa confidente l'attira sur mon cœur.

C'était un tableau charmant, symbole touchant et pur de l'amitié, que le groupe des deux jeunes filles. Marthe surtout commandait l'attention. Elle dominait sa compatissante amie moins par la taille que par l'expression d'un sentiment profond et douloureusement contrarié.

Cependant, sur la place, le bataillon s'était rangé en bataille sur trois rangs de profondeur, le drapeau au centre. Le maire vint ensuite le passer en revue escorté de son Conseil municipal.

Le bataillon se trouvait encore aligné pour la revue, quand un bruit de grelots se fit entendre derrière sa droite. Bientôt, les spectateurs qui lui faisaient face virent déboucher une superbe berline attelée à six chevaux. L'attelage était conduit par deux postillons à cheval.

Ceux-ci portaient leur costume si décoratif : chapeau de toile cirée, gilet rouge, veste aux boutons de métal

blanc avec la plaque de cuivre au bras gauche, culotte blanche en peau de daim, bottes à l'écuyère et éperons d'acier poli.

En débouchant sur la place, les postillons firent claquer leur fouet ; puis, faisant décrire à la berline une série de courbes savantes, ils passèrent devant tout le front du bataillon, évoluèrent encore une fois en arrière de la gauche et s'arrêtèrent enfin devant la porte de l'hôtel.

Maitre Fournel s'était avancé près de la portière.

Celle-ci s'ouvrit et laissa descendre deux hommes que l'âge et une ressemblance dans la démarche et les traits annonçaient comme le père et le fils. Chez l'un et chez l'autre le dessin du nez accusait le profil caractéristique de la race juive. Tous les deux avaient les paupières rougies sur les bords. Les principales différences se manifestaient dans la chevelure et le vêtement.

Chez le père, deux longues mèches d'un blanc sale encadraient la figure et retombaient jusque sur le col d'une

longue houppelande, déboutonnée à cause de la chaleur. Le fils avait les cheveux poudrés et rassemblés en une queue, suivant la mode de l'époque. Il affectait dans tout son costume une élégance de mauvais goût. Sur son nez crochu il portait une paire de lunettes à branches d'or, derrière lesquelles se dérobait le regard fuyant de deux yeux jaunes.

— Ponchour, citoyen Fournel, dit le plus âgé des deux voyageurs, avec un fort accent germanique. Fous ne me reconnaissez pas ? Lévy Freikuss.

— Ah oui ! le marchand de biens de l'an dernier ?

— Chut ! Nous recauserons de ça entre nous. Che fous présente mon fils Arthur.

— Enchanté de faire sa connaissance, dit Fournel en s'inclinant.

Après la revue, le bataillon de la garde nationale était sorti de la place et s'était rendu, pour rompre les rangs, dans la même prairie où s'était effectué le rassemblement.

Maintenant, les groupes de spectateurs se rapprochaient de la berline.

Le docteur Marmonnier avança la tête vers la portière ouverte ; puis, interpellant Lévy Freikuss d'une voix claire, à l'intonation railleuse :

— Eh bien ! la princesse ne descend pas ?

— Quelle princesse ?

— Je ne sais, mais ce magnifique équipage, évoluant devant le bataillon de la Tour-du-Pin, me rappelait un souvenir de ma jeunesse.

C'était la ci-devant princesse de Condé, dans son carrosse de gala, passant en revue le régiment dont le prince, son époux, était le colonel-propriétaire. Mes compliments, citoyen. Pour la magnificence et la distinction, les ci-devant princes ont trouvé de dignes successeurs parmi les étrangers.

— Etrancher ! Apprenez, citoyen, que je ne le suis plus. J'ai obtenu mes lettres de naturalisation dans la grande nation. Mieux que ses propres fils, je prendrai désormais tous ses intérêts.

— Laissez-lui seulement le capital ; c'est tout ce qu'on vous demande.

Voyant la tournure que prenait

l'entretien, Fournel s'empressa d'entraîner les deux Freikuss dans l'intérieur de l'hôtel. Les postillons dirigèrent la berline du côté des écuries. Bientôt, les groupes se dispersèrent, et la grande place de La Tour-du-Pin retrouva son calme accoutumé.

II

Loyauté et Fourberie

Le lendemain de la revue du bataillon de La Tour-du-Pin, Louis Gallien, le jeune et beau volontaire de la compagnie d'élite, avait serré son uniforme de grenadier et repris ses habits de travailleur de la terre. Au matin il se tenait, la pioche à la main, non loin de la maison paternelle, au sommet du coteau que couronne le village de La Chapelle-de-la-Tour. Il venait d'interrompre son travail pour jeter un regard sur la ville de La Tour-du-Pin, dont les toits rouges fumaient à ses pieds. Une force involontaire attirait ses yeux vers les cheminées de l'Hôtel de la Poste.

Un sifflement joyeux tira le jeune homme de sa rêverie. Il regarda sur

le chemin et reconnut Pancrace Couard, qui arrivait de la ville et se rapprochait de lui en montant.

En 1792, à cette époque de surexcitation universelle, les chants populaires eux-mêmes ne reflétaient plus que les passions politiques. Déjà la création célèbre de Rouget de l'Isle avait été propagée par les bataillons de volontaires qui, partis de Marseille, avaient traversé toute la France pour marcher à la frontière du Nord. Proférée par des gosiers sonores, accentuée par les vibrations de la prononciation méridionale, la *Marseillaise* s'était répandue partout. C'était l'hymne patriotique et guerrier qui devait bientôt conduire à la victoire les défenseurs de la patrie et de la liberté. Par contre, d'autres chansons, comme le *Ça ira* et la *Carmagnole*, ne faisaient que souffler la haine et la guerre civile. C'est à la *Carmagnole* que Pancrace Couard accordait ses préférences. C'est en sifflant cet air qu'il signalait, ce matin, son approche à Louis Gallien.

Ayant aperçu le jeune homme,

Couard cessa aussitôt de siffler. Instantanément aussi, le cuistre changea de contenance et d'allures. Il se composa un visage attristé, monta quelques pas encore et se trouva bientôt à la hauteur du jeune homme. L'abordant alors la main tendue :

— Ah ! mon pauvre ami, je suis chargé de vous faire une bien triste commission.

Instinctivement, Louis Gallien avait retiré sa main pour éviter celle du cuistre.

— Quelle commission ? De la part de qui ?

— De la citoyenne Marthe Fournel.

— Marthe vous a envoyé pour me parler ?

Et, ce disant, Louis sentait son sang bouillonner. Il fixait Pancrace dans les yeux, mais celui-ci, tremblant déjà, dérobait son regard. Enfin, rassemblant son courage, il débita tout d'une haleine le message dont il se prétendait chargé.

— Oui, mon ami, la citoyenne Marthe m'a fait appeler de grand matin à l'Hôtel de la Poste. La salle basse était

alors déserte. La citoyenne m'y a reçu et m'a parlé longuement en tête à tête. Elle m'a prié de vous dire qu'elle vous rendait votre parole et que, pour obéir à la volonté de son père, elle allait célébrer ses fiançailles avec le citoyen Arthur Freikuss, le fils du riche marchand de biens descendu la veille à l'hôtel.

— Misérable, tu mens ! rugit Louis Gallien au paroxysme de la colère.

Et, surprenant dans les yeux du cuistre un éclair de raillerie, il lui décocha un formidable coup de poing en pleine figure.

La figure de Couard portait un long nez pointu, qui lui donnait une vague ressemblance avec une fouine. Ce nez s'était présenté obliquement au poing, projeté comme par la détente d'une arbalète.

Sous le choc, Pancrace sentit se briser la mince cloison de ses cartilages ; il fut bientôt inondé de sang. Il se retourna alors en hurlant et s'enfuit, accompagné dans sa retraite par un vigoureux coup de pied.

Après cette exécution, Louis Gallien

se sentit défaillir. Sa surexcitation était tombée brusquement, ne laissant plus dans son esprit que le doute affreux semé par les paroles du cuistre.

Si pourtant Couard avait dit vrai ! Si Marthe allait, elle aussi, se laisser séduire par l'or des Juifs et renier ses serments ! Telles sont les questions douloureuses que se posait Louis.

Et, dans son accablement, il contemplait ce paysage qui lui apparaissait si riant tout à l'heure. Un serrement étreignait son cœur quand il reportait ses regards sur le toit rouge de l'Hôtel de la Poste. Enfin, incapable de se contenir plus longtemps, le jeune homme s'assit sur le talus du chemin et, s'appuyant contre un tronc d'arbre, il baissa la tête et fondit en larmes.

Louis fut tiré de son abattement par le pas d'un cheval. Il releva la tête et reconnut le cavalier. C'était le docteur Marmonnier qui rentrait de La Tour-du-Pin à Dolomieu.

— Eh ! quoi ? s'écria le docteur. C'est toi, Louis, qui te désoles ainsi ? Est-ce parce que, à la revue d'hier, tu ne

portais pas de galons cousus sur ton bel habit de grenadier ? Patience ! Le canon a déjà tonné sur la frontière. Brave comme je te connais, tu ne seras pas en retard pour te signaler dans les combats et, si les balles ennemies t'épargnent...

— Ah ! puissent-elles me délivrer bientôt de la vie !

— Pas d'enfantillages, dit le docteur en mettant pied à terre. Allons, accompagne-moi un bout de chemin et confie-moi tes peines.

A demi-consolé par ces paroles de sympathie, Louis Gallien se leva et se plaça à la gauche de Marmonnier. Celui-ci passa son bras droit dans les rênes de son cheval, qui suivit en allongeant l'encolure, et le groupe se mit en marche dans la direction du village de La Chapelle. Chemin faisant, Louis raconta au docteur la communication dont s'était chargé le cuistre et la récompense qu'il en avait reçue.

— Tu m'étonnes, dit Marmonnier, car j'ai assisté hier à une réunion où il était, en effet, question de toi, de

Marthe et d'Arthur Freikuss ; mais la conclusion n'était pas celle que t'a transmise Pancrace Couard.

— Alors, il a bien réellement menti et je n'ai pas à me repentir de l'avoir corrigé.

— Pas si vite ! J'ai tort moi-même de parler de conclusion, car cette conclusion, je ne la connais qu'imparfaitement. En réalité, voici le détail de ce qui s'est passé.

Dans l'après-midi d'hier, le père Fournel m'a fait prier de venir lui parler à l'Hôtel de la Poste. J'entre et, en traversant la salle basse pour me rendre au bureau, j'aperçois Pancrace Couard qui causait...

— Avec Marthe ?

— Pas du tout, avec le vieux Freikuss. En frappant à la porte du bureau, j'entends à l'intérieur une discussion animée. Enfin, la porte s'ouvre et je trouve réunis Arthur Freikuss, le père Fournel et Marthe, qui s'essuyait les yeux.

— Elle avait pleuré ?

— Oui, et elle pleurait encore. En me voyant entrer, son père fit un

signe et elle sortit. Elle fut remplacée dans la pièce par Lévy Freikuss. Le silence s'établit. Alors Fournel me dit qu'il avait besoin de mes conseils. Puis une conversation commença où il était question du mariage de Marthe avec Arthur Freikuss.

— Marthe avait-elle consenti ?

— Enfant ! Si elle avait consenti serait-elle sortie en pleurant ? D'ailleurs, Fournel lui-même ne semblait pas autrement enthousiasmé de devenir le beau-père d'un juif. Il alléguait la différence des religions. Arthur Freikuss lui répondit, en persiflant, que c'étaient là des arguments d'un autre âge. Enfin, le vieux Freikuss porta le coup décisif faisant miroiter une spéculation merveilleuse sur les biens confisqués par le gouvernement. Il partait, dit-il, dès le lendemain pour la Grande-Chartreuse, où il espérait bien s'enrichir des dépouilles des moines.

Pauvre France ! Te laisseras-tu donc toujours dévorer par les intrigants, comme un lion par la vermine !

— J'imagine que vous avez combattu tous ces projets...

— Ai-je besoin de te le dire ! Malheureusement, tous mes efforts se brisaient contre la cupidité du père Fournel. Vainement j'essayais de l'indigner contre le cynisme des deux Juifs, contre cette promiscuité de sentiments et de spéculation qui mêlait le bonheur de sa fille à des calculs de flous. Enfin, je me suis levé et j'ai déclaré à Fournel qu'il avait bien tort de me demander mes conseils s'il était résolu à n'en suivre aucun. Je suis sorti, sans attendre la fin de la délibération. Comme il était un peu tard pour rentrer à Dolomieu, j'ai passé la nuit à La Tour-du-Pin chez un parent.

— En définitive, que me conseillez-vous, mon bon docteur ?

— Tu vas descendre à la Tour-du-Pin.

— De suite, s'il le faut.

— Non, pas d'impatience. Attends que la berline des deux Freikuss roule sur la route d'Italie. Tu trouveras le père Fournel mieux disposé à t'écou-

ter. Interroge-le franchement sur la prétendue mission de Pancrace Couard. Comme toi, je soupçonne quelque infamie de complicité avec Freikuss : les cuistres et les juifs sont faits pour s'entendre.

Tout en devisant, les deux interlocuteurs étaient arrivés devant la maison des Gallien. Louis prit congé du D^r Marmonnier après l'avoir chaleureusement remercié.

Après sa mésaventure, Pancrace Couard s'était arrêté près d'une fontaine pour laver son visage ensanglanté et rafraîchir son nez que la violence du choc avait démesurément enflé.

Pancrace descendit ensuite à La Tour-du-Pin. Il s'engagea dans des rues détournées, baissant la tête et rasant les murailles. Enfin, il s'arrêta à la porte d'une boutique. Au-dessus de sa tête se balançait, en grinçant autour de sa tige, une de ces plaques de fer qui, au XVIII^e siècle, tenaient généralement lieu des enseignes actuelles. Sur la plaque étaient enlumines un pain de sucre et un tonneau,

armes parlantes du commerce dont la boutique était le siège.

Effectivement, la maîtresse du lieu était la citoyenne Thérèse Cartan, veuve de feu Cartan, de son vivant épicier et marchand de vin.

Furtivement, et après s'être assuré que la boutique ne contenait pas d'acheteurs, Couard ouvrit la porte. Alors, éclairée par la porte ouverte, apparut dans toute sa personne replete une belle et vigoureuse brune de trente ans.

C'était Thérèse.

En reconnaissant Couard, elle se campa les deux poings sur les hanches ; puis, après l'avoir dévisagé, elle éclata de rire.

— Eh ! bien, pour un maître d'école, vous voilà bien arrangé. Vous aurez, sans doute, voulu montrer à vos écoliers comment les abeilles fabriquent le miel, et les abeilles vous auront montré comment on accueille les importuns.

— Par pitié, Thérèse, n'aggravez pas mes ennuis. Faites-moi plutôt

une compresse pour diminuer mon enflure.

— Je veux bien ; mais par quel fâcheux hasard vous trouvez-vous dans cet état ?

— Je descends de La Chapelle.

— Vous y avez été bien reçu !

— Vous faites erreur. J'ai voulu quitter le grand chemin pour prendre un raccourci. Je me suis embarrassé les pieds dans des ronces, et comme mes mains étaient occupées à me dégager, je suis tombé la face contre terre, sans pouvoir protéger mon malheureux nez. Souvenez-vous que c'est un accident semblable qui a coûté la vie à votre mari, quand il s'est brisé le crâne dans l'escalier de votre cave.

— Allons ! dit Thérèse, je vais vous appliquer une compresse de vulnéraire. En attendant, buvez un petit verre d'eau d'arquebuse.

Dès le lendemain de la mort de Cartan, Pancrace Couard avait forgé des projets dont la main et le magot de la belle veuve étaient l'enjeu. Prétendre que Thérèse accueillit avec enthousiasme les premières avances, serait une affirmation téméraire. A ses yeux, le cuistre n'avait jamais joui d'un prestige exagéré. A plusieurs reprises déjà, il s'était attiré, par son impertinence, des corrections semblables à celle qui l'amenait dans la boutique de la veuve Cartan.

Par la suite, la cruelle s'était quelque peu départie de ses rigueurs et avait encouragé de vagues espérances. En ce moment même, elle épinglait avec sollicitude les bandages destinés à maintenir la compresse sur le nez endommagé. Pancrace frémissait de plaisir au contact des doigts féminins. Il se laissait absorber par ces sensations consolantes quand la porte s'ouvrit, pour se refermer aussitôt.

Thérèse leva les yeux et reconnut Maître Fournel. Elle sortit, et le rejoignant dans la rue :

— Ne vous sauvez donc pas ainsi, citoyen. Trop heureuse de vous rendre service.

— Je n'en doute pas, ma bonne

Thérèse, mais je voudrais vous parler sans témoin.

— Entrez dans ma boutique; Pancrace Couard s'y trouve encore, mais je vais le congédier.

Et sans plus attendre, Thérèse entra et dit à Couard :

— Allons, mon ami, le pansement est terminé; il ne vous reste plus qu'à prendre l'air pour activer la guérison.

Pancrace se leva; puis, sortant de la Tour-du-Pin par le chemin de Sainte-Blandine, il se dirigea vers son logis.

Entré avec Thérèse dans la boutique, Fournel lui exposa le but de sa visite.

— J'ai résolu d'envoyer ma fille Marthe passer quelques jours à Lyon, chez ma sœur, la femme du chapelier de la rue Mercière.

— Singulière idée d'envoyer cette enfant étouffer dans la grande ville au milieu des chaleurs de juillet.

— Oh! Marthe n'est plus une enfant; elle ne risque pas de prendre les pâles couleurs. D'ailleurs, son exil ne durera pas longtemps, une semaine tout au

plus. Je voudrais vous prier de l'accompagner à Lyon; ma sœur se chargera de la ramener à la Tour-du-Pin. Si vous acceptez, je fais de suite préparer une chaise de poste qui partira à deux heures après dîner.

— Je ne demanderais pas mieux que de vous obliger, citoyen Fournel mais ce voyage entraîne pour moi une absence de deux jours. Qui surveillera mon commerce pendant ce temps?

— Votre bon ami Pancrace Couard.

— Mon bon ami! Voilà un mot bien hasardé, citoyen Fournel.

— Excusez-moi, citoyenne, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser. Je suis bien persuadé que, si vous permettez jamais qu'on vous fasse la cour, ce sera pour le bon motif.

— Autre difficulté: Pancrace est maître d'école. Il se doit à sa classe.

— C'est là un devoir qui, à l'occasion, ne l'embarrasse guère. Hier, à l'hôtel, j'ai vu un voyageur lui glisser quelques pièces d'or pour je ne sais quelle commission. Il ne sera pas fâché de s'octroyer un supplément de vacances.

— Et justement je viens de le faire filer, à votre instigation.

— Il ne sera pas difficile de le faire revenir, Sainte-Blandine n'est pas si loin. Nous avons encore quatre grandes heures devant nous avant le départ.

— Enfin, j'accepte.

— Grand merci, ma bonne Thérèse. Ainsi donc, rendez-vous à deux heures à l'hôtel de la Poste; la chaise de poste sera attelée.

Fournel arrivait sur la place pour rentrer à l'hôtel quand il aperçut, arrêté devant la porte, un groupe de deux cavaliers. C'était un officier et son ordonnance, revêtus du dolman bleu de ciel des hussards de Bercheny.

L'un et l'autre étaient coiffés du schako cylindrique noir, surmonté d'une aigrette rouge. Au-dessous l'on voyait leurs cheveux tressés par devant en deux cadenettes poudrées de blanc. Tous deux portaient la pelisse à fourrure rejetée sur l'épaule gauche. Rattachée au ceinturon par de longues bélières, pendait une sabretache en cuir noir, ornée de lettres entrela-

cées en métal jaune. Celle de l'officier paraissait gonflée de dépêches.

Effectivement, c'était un courrier extraordinaire, porteur de plis importants à destination de la municipalité de La Tour-du-Pin. Fournel s'empressa de se mettre à ses ordres. L'officier mit pied à terre et, tandis que l'ordonnance emmenait les deux chevaux à l'écurie, il se fit conduire à la mairie.

Quelques instants plus tard le tambour de ville parcourait les rues en annonçant qu'à trois heures, sur la grande place, le représentant du peuple Gauthier ferait une importante communication aux citoyens. Des jeunes gens montaient à cheval et allaient dans les villages les plus rapprochés, inviter la population à se rendre à La Tour-du-Pin.

Une table improvisée, formée de planches posées sur des tambours, était installée au pied de l'arbre de la Liberté.

D'autres préparatifs s'achevaient à l'hôtel de la Poste en vue du départ des Freikuss, père et fils. Les deux Juifs avaient réglé leur voyage de

manière à diner à Pont-de-Beauvoisin. Dans cette dernière localité, ils se promettaient d'amorcer une spéculation avantageuse sur les terrains et les forêts de la Grande Chartreuse, que le gouvernement venait de confisquer. Ils se rendraient ensuite à Genève, où ils avaient donné rendez-vous à leurs cousins de Francfort. Ceux-ci apportaient les fonds nécessaires aux premières opérations, c'est-à-dire au paiement de certains concours et à l'achat de quelques consciences.

Bientôt la berline tout attelée parut devant la porte de l'hôtel. Les deux Freikuss y montèrent, après avoir prodigué à Maître Fournel les protestations d'amitié. Tout le personnel de l'hôtel s'était groupé pour assister à ce départ. Seule Marthe Fournel restait obstinément enfermée dans sa chambre.

Enfin, les postillons firent claquer leurs fouets, les fers des chevaux résonnèrent sur le pavé, et la berline s'ébranla sur la route de Pont-de-Beauvoisin. A l'intérieur, les deux Juifs étaient épanouis. Lévy Freikuss

supputait les bénéfices de la fructueuse razzia, dont ces bonnes dupes de Français allaient, une fois de plus, faire les frais. Chez son fils Arthur, la convoitise se doublait d'un rêve amoureux où apparaissait la figure gracieuse, bien qu'un peu attristée, de Marthe Fournel.

Au même instant, la captivante apparition charmait un autre et plus noble cœur.

Suivant le conseil du docteur Marmonnier, Louis Gallien, revêtu de ses habits du dimanche, quitta La Chapelle, après le repas de midi, et descendit à la Tour-du-Pin, dans l'intention d'obtenir une explication de Maître Fournel.

Quand le jeune homme atteignit la grande place, l'horloge de la ville venait de sonner deux heures. Dans sa préoccupation, Louis ne remarqua pas les préparatifs, indices de la prochaine arrivée du représentant du peuple. Une force invincible attirait son regard vers la porte de l'Hôtel de la Poste.

A ce moment, une chaise de poste,

attelée à deux chevaux, stationnait devant cette porte, l'attelage tourné dans la direction de Lyon. Par suite de cette circonstance, Gallien ne pouvait distinguer les voyageurs. Cependant, il aperçut le joli profil de Marthe Fournel, qui se penchait pour recevoir de son père un baiser d'adieu.

Au même instant, Fournel voyait Louis déboucher sur la place. Aussitôt, abrégeant ses effusions, l'hôtelier cria au postillon, sur un ton impératif :

— Partez !

Obéissant à cet ordre, le postillon enleva vigoureusement ses chevaux. Après quelques secondes, la voiture avait disparu.

En voyant sa bien-aimée lui échapper ainsi, Louis Gallien n'avait pu réprimer un mouvement de dépit. Sa physionomie portait l'expression de ce sentiment quand il aborda Maître Fournel. Celui-ci, qui déjà n'était pas en veine de confidences, accueillit fort mal la demande d'explications.

— Mon cher, dit-il au jeune homme

pour terminer l'entretien, s'il est vrai que ma fille soit nécessaire à ton existence, tu peux, dès maintenant, arrêter ton testament, car je ne choisirai jamais qu'un gendre bien renté, autrement dit un ci-devant Monsieur.

Sur ces mots, Louis se sépara de l'hôtelier et se remit machinalement en marche. Accablé par ce qu'il venait de voir et d'entendre, il chancelait comme un homme ivre. A la sortie de la Tour-du-Pin, au lieu de reprendre le chemin de La Chapelle, il fit quelques pas sur celui de Saint-Clair.

Louis marchait ainsi, la tête basse, quand il entendit un groupe de jeunes gens qui venaient de Saint-Clair en chantant la *Marseillaise*. A ces accents, une révolution subite s'accomplit en lui. Secouant son chagrin, l'énergique jeune homme chanta lui-même ces beaux vers d'une romance populaire :

A tout hasard, adieu, maison fleurie,
Adieu l'amour, et toi, remplis mon cœur,
Mon autre rêve, ô France, ô ma patrie !
Et si je meurs, que ce soit en vainqueur.

Quand le groupe juvénile parvint à

sa hauteur, Louis Gallien passa son bras sous celui d'un des gars de Saint-Clair et revint avec ses amis sur la grande place de la Tour-du-Pin.

D'autres groupes débouchaient par toutes les rues, animés du même enthousiasme.

Gauthier, le représentant du peuple, était arrivé. Il se tenait à cheval, revêtu d'un habit à revers que ceignait l'écharpe nationale, coiffé d'un vaste chapeau au plumet tricolore. Derrière lui se tenait une escorte de hussards de Bercheny, le sabre à la main ; à sa droite, les tambours de la garde nationale de la Tour-du-Pin.

Devant Gauthier, autour de la table improvisée, étaient assis des secrétaires, prêts à inscrire des noms sur des registres. Un roulement de tambours annonça que le représentant du peuple allait parler.

— Citoyens, dit-il, la patrie est en danger. Elle fait appel au dévouement de tous ses enfants. Que les volontaires s'inscrivent, dès maintenant, pour la confusion des ennemis de la France et de la liberté.

Aussitôt, les jeunes gens défilèrent devant les secrétaires en signant des engagements. Louis Gallien s'avança l'un des premiers. A dater de ce moment, il était enrôlé parmi *Les Volontaires de la Liberté*.

III

Le Camp de Cessieu

Dans les premiers jours du mois de septembre, pendant l'après-midi, une voiture légère roulait sur la grande route entre la Tour-du-Pin et Cessieu. La voiture contenait trois voyageurs : maître Fournel, sa fille Marthe, revenue depuis peu auprès de lui après un séjour à Lyon, et la jeune amie de cette dernière, Jeanne Garnier.

Toute cette partie de la vallée de la Bourbre était le théâtre d'une animation inusitée. Le gouvernement français venait de former un camp à Cessieu, en prévision d'hostilités prochaines contre le roi de Sardaigne, alors souverain de la Savoie. Ce prince, sans s'être encore ouvertement déclaré, était fortement soupçonné de connivence avec la coalition.

Parmi les soldats rassemblés à Cessieu, les uns appartenaient aux vieux régiments d'infanterie de l'armée régulière. On les reconnaissait à leur uniforme blanc, agrémenté, au col et aux manches, de parements de couleurs variables suivant les corps. Les autres faisaient partie des bataillons de volontaires. Ils portaient l'habit bleu foncé de la garde nationale, d'où ils avaient tirés. Des six bataillons de volontaires fournis par la patriotique population de l'Isère, trois se trouvaient au Camp de Cessieu. Louis Gallien appartenait au premier bataillon. Il s'y rencontrait avec la plupart de ses camarades de l'ancienne compagnie d'élite de la garde nationale de la Tour-du-Pin. Le commandant Du Verdier, l'ancien capitaine de Dauphiné-Infanterie, était aussi à la tête du premier bataillon des volontaires de l'Isère.

Jeanne Garnier expliquait tous ces détails à Marthe Fournel.

— Et puis, ajouta-t-elle, devine quelle est la vivandière du bataillon ?

— Comment le saurais-je, puisque,

j'étais à Lyon quand le bataillon s'est formé.

— Eh ! bien, c'est Thérèse Cartan.

— La veuve de l'épicier marchand de vins, celle qui m'avait accompagnée près de ma tante ?

— Parfaitement.

— Mais sa boutique, à qui l'a-t-elle confiée ? Est-ce encore à Pancrace Couard ?

— Pas du tout, c'est à une vieille parente. Quant à Pancrace, il est lui-même au camp.

— Il est donc devenu bien belliqueux ?

— Pas le moins du monde. Le pauvre cuistre n'était même pas très fier quand il était obligé de promener son nez cassé par le poing de Louis Gallien. Pendant longtemps il a porté un appareil en bois qui lui donnait l'air d'un rhinocéros. Puis, quand l'appareil a été enlevé, il s'est montré avec un nez busqué, un véritable profil de Juif.

— Ne raillez pas les Juifs, interrompit maître Fournel. Depuis l'abolition des vieux préjugés ils entrent sur un pied d'égalité avec tous les autres

citoyens dans les emplois civils et militaires, et ils savent s'en rendre dignes. Pour toi, ma fille, tu te convaincras de la vérité de mes paroles.

Marthe allait demander des explications quand son attention fut absorbée par le tableau qui s'étalait sous ses yeux.

En face du village de Cessieu, les coteaux qui forment la berge droite de la vallée se reculent pour laisser l'emplacement d'une petite plaine. La surface de cette plaine n'est pas uniformément horizontale et basse comme les fonds les plus voisins de la Bourbre où s'étendaient des marais avant les travaux de dessèchement que Napoléon I^{er} a fait exécuter par les prisonniers de guerre autrichiens et espagnols. Elle se gonfle d'ondulations à peine sensibles, mais suffisantes toutefois pour empêcher le séjour des eaux stagnantes. Un ruisseau abondant, affluent de la Bourbre, gazouille à travers la plaine, dans un lit dont un double rideau de saules et d'arbres rustiques dessine le tracé,

Ces différentes circonstances : une

plaine, un terrain sec, un ruisseau d'eaux courantes, semblaient avoir dicté l'installation du camp que contemplait Marthe Fournel. Les tentes de toile blanche s'alignaient en rangées régulières, mais cette symétrie était animée par une confusion pittoresque d'uniformes, de cuisines en plein vent, par la fumée, les éclats de trompettes, par tout le fourmillement d'une foule militaire. Comme cadre à ce tableau si vivant, un amphithéâtre de coteaux boisés aux frondaisons déjà jaunissantes, avec le clocher St-Victor et, sur la crête, les pignons et les tours du château de Vallin.

A l'entrée du village de Cessieu, l'attelage de Fournel avait pris l'allure du pas. Il s'arrêta complètement pour laisser passer un brillant cortège de cavaliers, qui arrivait en sens inverse et tournait ensuite à droite pour entrer au camp. C'était le général commandant, avec son état-major et son escorte, qui revenait d'une reconnaissance.

Les voyageurs de la voiture virent

ainsi défilier devant eux un demi-peloton de dragons, puis le général et ses officiers d'état-major. Derrière ceux-ci chevauchait un cavalier dont le costume dénotait moins un officier qu'un fonctionnaire militaire. Il se signalait à l'attention par une inexpérience manifeste de l'équitation, ainsi que par des lunettes à branches d'or appuyées sur un nez crochu.

Aussitôt qu'il l'aperçut, Fournel le salua avec ostentation ; puis, le désignant à sa fille d'un air de triomphe :

— Regarde, lui dit-il.

A ce moment, Marthe Fournel tournait la tête d'un autre côté. Ce fut Jeanne Garnier qui répliqua à l'hôtelier :

— De qui parlez-vous ? De cet efflanqué qui tremble de peur sur son cheval ?

— Regarde, dit-elle à son tour à Marthe Fournel.

Marthe regarda enfin dans la direction indiqué. Aussitôt son visage exprima un sentiment qui n'avait

rien de commun avec l'admiration.

— Mais, dit-elle en se tournant vers son père, c'est Arthur Freikuss.

— Parfaitement : le citoyen Arthur Freikuss adjoint aux commissaires des guerres, c'est-à-dire membre du corps de l'intendance militaire.

A une époque où l'enthousiasme patriotique embrasait tous les cœurs, Freikuss avait compris que le seul moyen de vaincre les résistances de Marthe Fournel, était de s'octroyer le prestige de l'uniforme. D'autre part, il s'agissait de concilier ce désir avec l'instinct de la conservation, particulièrement vivace chez le Juif, et avec les goûts et les aptitudes de sa race, plus portée aux calculs et aux spéculations d'argent qu'aux élans guerriers. C'est pour ces motifs qu'il avait choisi la porte latérale de l'intendance pour se glisser dans la hiérarchie militaire.

Naturellement, Freikuss avait sollicité son envoi au camp de Cessieu. C'est lui qui avait provoqué la promenade des Fournel, dans l'espoir que

Marthe, en le voyant caracoler dans l'état-major du général, ne pourrait défendre son cœur du coup de foudre.

A Cessieu, le Juif avait retrouvé dans Pancrace Couard un auxiliaire dévoué, un frère au moral et même au physique, par la vertu du poing vigoureux de Louis Gallien. Pancrace s'était fait accepter au premier bataillon des Volontaires de l'Isère, en qualité de garçon de cantine de la belle Thérèse Cartan. Pour l'instant, il cumulait cet emploi avec celui de secrétaire d'Arthur Freikuss.

Après le passage du général et de son état-major quand le demi-peloton de dragons qui fermait la marche eut disparu derrière les tentes du camp, Fournel fit dételer. Les chevaux furent conduits dans l'écurie d'une auberge. Lui-même se tenait sur la route avec ses deux jeunes compagnes quand il vit revenir Arthur Freikuss.

Le nouveau fonctionnaire de l'intendance esquissa, à l'adresse de Marthe, un salut qui avait la prétention d'unir la sobriété du geste mili-

taire à la courtoisie héréditaire de la ci-devant noblesse. Il ne réussit à faire naître sur les lèvres de la destinataire qu'un sourire fort peu admiratif, tandis que Jeanne Garnier se retenait pour ne pas rire aux éclats.

Prenant à part maître Fournel, Freikuss lui expliqua qu'il désirait lui parler sans témoin et le pria d'entrer dans une salle de l'auberge. Fournel hésitait à laisser seules les jeunes filles qui l'accompagnaient, mais Jeanne Garnier le tira d'embarras.

— Ne vous gênez pas pour nous ; je vais conduire Marthe auprès de notre amie Thérèse Cartan.

Fournel fit un signe d'assentiment et entra dans l'auberge avec Arthur Freikuss.

Pendant près d'une heure, le Juif lui expliqua la spéculation que son père, Lévy Freikuss, venait d'opérer sur les bois des montagnes de la Grande Chartreuse : les forêts, ornement de ce merveilleux parc naturel qui a toujours fait la gloire du Dauphiné et de la France, achetées à vil prix ; les arbres trois fois séculaires tombant

par centaines sous la hache du buche-ron; toute cette dévastation traduite en sacs d'or que Lévy mettait en sûreté à l'étranger chez ses coreligionnaires allemands.

— Quel plaisir pour moi, disait Arthur, d'apporter un jour à votre fille cette fortune conquise sur les chrétiens -- pardon, sur les moines -- et, ajoutait-il mentalement, sur les Français. D'ailleurs, citoyen Fournel, il y aura pour vous personnellement l'honnête commission d'usage.

Tandis que les deux hommes s'attardaient ainsi dans leurs rêves de spoliation et de cupidité, Marthe Fournel et Jeanne s'étaient fait conduire auprès de Thérèse Cartan. Elles trouvèrent leur amie installée avec son matériel de vivandière sous une hutte de branchages. Après les premières exclamations de joie et les premiers embrassements, les trois femmes s'assirent côte à côte sur un banc improvisé, Thérèse au milieu. Celle-ci se tourna vers Marthe d'un air malicieux.

— Je sais bien quelqu'un avec qui

l'on aimerait à causer un brin. Veux-tu que je le prévienne ?

— Louis Gallien ? Je ne dis pas non.

Thérèse sortit vivement. Un instant après, elle rentra, suivie du beau volontaire.

Quelques jours de manœuvres militaires et de contact avec les soldats de l'armée régulière avaient fortifié et redressé la rustique vigueur de Louis et fait du jeune homme un véritable modèle de prestance virile et martiale. A sa vue, Marthe sentit son cœur battre plus précipitamment.

— Allons, dit Thérèse à Jeanne Garnier. Sortons un moment et laissons nos amoureux en tête-à-tête.

Ce fut le jeune homme qui prit le premier la parole.

— Ainsi, Mademoiselle Marthe, le cuistre mentait donc réellement quand il me disait que vous me rendiez ma parole et que vous alliez vous flancer avec Arthur Freikuss ?

— Comment ! Il a pu tenir de semblables propos ? Ah ! le misérable ! Et que vous avez bien fait de le corriger ! Mais vous, mon Louis, comment

avez-vous pu un instant douter de mon cœur ?

— Réfléchissez, Marthe : votre père me rebute, et vous, au lieu de me rendre l'espoir, vous disparaissiez à mes yeux ; vous partez pour Lyon, où vous restez de longues semaines.

— C'est vrai. J'ai dû prolonger mon absence au-delà du terme primitivement fixé ; mais c'était bien contre mon gré, je vous assure.

— Enfin, je vous revois ; mais puis-je espérer que vous me serez un jour définitivement rendue ?

— Oui, espérez. Je ne vois pas encore apparaître le moyen qui me permettra de désabuser mon père, de le détacher de ce Juif grotesque qu'il voudrait me donner pour époux ; mais, ce moyen, il finira bien par s'offrir à moi, j'en ai l'heureux pressentiment.

— Vous êtes bien femme, ma chère Marthe. Aux obstacles les plus évidents et, malheureusement, les plus insurmontables, vous opposez des pressentiments et des sentiments.

C'est une voix forte et bien timbrée qui donna la réplique au volontaire :

— Les sentiments des femmes sont plus pénétrants que les calculs des hommes, ces derniers fussent-ils intelligents et courageux comme toi, mon beau Louis. Retiens cette belle maxime d'un grand penseur :

« Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas. »

Les deux jeunes gens s'étaient retournés et avaient reconnu le docteur Marmonnier.

— Vous ici ! s'écria Louis.

— Oui, mes bons amis. Excusez-moi d'être intervenu dans votre conversation. Ce n'est pas vous que je cherchais, mais la citoyenne Cartan, pour qu'elle m'aidât à constituer ma pharmacie de campagne. En effet, je vous annonce que je viens d'être agréé comme médecin-chirurgien du premier bataillon des Volontaires de l'Isère.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Marthe à son tour. Avec vous, cher docteur, je tremblerai moins pour mon Louis. En cas de maladie ou de blessure, je sais qu'il sera bien soigné et rapidement guéri.

— Votre confiance m'honore, ma belle enfant ; je m'efforcerai de la mériter dans la mesure de ma faible science, mais aussi de mon complet dévouement. Je veillerai donc sur la santé de notre ami. Mais à côté de la vigueur physique il y a le contentement moral, qui en est souvent la condition. Or, un matin, j'ai surpris certain désespoir..... Enfin, j'aviserais à ce qu'il ne renaisse pas ; mais il faudra me seconder un peu, Mademoiselle Marthe.

— Je ne demande pas mieux, mon bon docteur ; mais comment pourrai-je correspondre avec Louis quand l'armée aura passé la frontière ? Mon père ne me permettrait certainement pas de lui écrire ; il intercepterait mes lettres. Qui pourra me servir d'intermédiaire ?

— Et moi ? dit Thérèse Cartan, qui rentrait.

— C'est vrai, ma bonne Thérèse, répondit Marthe en lui sautant au cou. C'est à vous que mes lettres seront adressées.

A ce moment, Jeanne Garnier entra

aussi. Elle portait une brassée de fleurs des champs qu'elle venait de cueillir sur le front de bandière du camp.

— Maintenant que nous sommes tous réunis, ajouta Thérèse, permettez à la vivandière du bataillon de vous offrir un verre de son meilleur vin. Mais, où est donc mon aide ordinaire ?

— Pancrace ! appela-t-elle.

Un instant après, on voyait apparaître dans l'ouverture de la hutte de branchages la tête chafouine du cuisinier, avec son nez transformé en bec d'aigle.

A peine Couard eut-il aperçu Louis Gallien, qu'une terreur irréfléchie s'empara de lui. Sans dire un mot, il détala à toutes jambes, suivi par les éclats de rire des spectateurs. Un tonneau défoncé et placé debout se trouvait sur son chemin. Complètement affolé, Pancrace sauta dans le tonneau et s'y tapit.

Louis Gallien, que ce spectacle avait mis en gaité, vint relancer le fuyard jusque dans son refuge. Saisissant le nouveau Diogène d'un bras

vigoureux, il le tira dehors. Couard apparut alors, maculé par la lie qui tapissait l'intérieur du tonneau. Tout tremblant, il se laissa tomber à genoux.

— Allons, dit le volontaire, demande pardon à Mademoiselle Marthe de l'abus que tu as fait de son nom et de l'infamie que tu as commise à son occasion.

Puis, sans attendre la réponse, il releva le cuistre et d'un vigoureux coup de semelle le poussa vers le camp.

Quand la gaité des assistants fut un peu calmée, Marthe s'approcha de Gallien et, avec une voix qui tremblait d'émotion :

— Je ne puis tarder davantage ; je vais rejoindre mon père.

Elle permit au jeune homme de l'attirer dans ses bras et de la baiser sur le front. Puis, prenant dans le bouquet de Jeanne Garnier une fleur à l'odeur subtile et pénétrante, elle la tendit à Louis :

— Conservez-la en souvenir de votre amie. La fleur se desséchera,

mais son parfum persistera. Respirez ce parfum et songez à mon cœur qui, lui, ne se desséchera pas.

IV

La Conquête de la Savoie

Quelques jours après la promenade du camp de Cessieu, Marthe Fournel se trouvait à la Tour-du-Pin, dans la salle basse de l'Hôtel de la Poste. Assise près de la porte ouverte, elle causait avec sa confidente Jeanne Garnier. L'attention des deux jeunes filles fut attirée par le pas d'un cheval. Elles regardèrent par la porte et virent arriver au trot Arthur Freikuss, dans son uniforme d'adjoint aux commissaires des guerres, autrement dit de fonctionnaire de l'intendance.

Tandis qu'un domestique de l'hôtel s'empressait auprès du voyageur, l'aidait à mettre pied à terre et recevait ses ordres, Marthe et Jeanne échangeaient rapidement leurs impressions.

— Ce pauvre garçon, disait Jeanne, je ne puis m'empêcher de trouver touchant son désir de te revoir.

— Tu as raison, Jeanne ; aussi,

vais-je faire un effort et essayer de dissimuler l'antipathie instinctive que m'inspire ce Juif.

Cependant, les deux jeunes filles se méprenaient étrangement sur le mobile qui amenait Arthur Freikuss à l'Hôtel de la Poste. Des deux sentiments qui, depuis quelques semaines, partageaient son âme : l'amour et la cupidité, le premier se trouvait, pour l'instant, franchement relégué à l'arrière-plan. Aussi, est-ce d'un air préoccupé et avec une précipitation à peine polie, que le Juif répondit au sourire empressé de Marthe :

— C'est à votre père que je désire parler, Mademoiselle. Veuillez l'avertir sans retard.

Irritée du manque d'égards dont ses bonnes résolutions étaient récompensées, Marthe ne répliqua pas un mot. Elle se contenta de pousser la porte du bureau où se trouvait maître Fournel. Celui-ci se leva et, accourant au-devant de Freikuss :

— Quelle est la cause qui me vaut l'honneur et le plaisir de votre visite ?

— Parlons bas. J'ai d'importantes

nouvelles à vous communiquer. Le camp de Cessieu a été levé ; les troupes qui l'occupaient vont se joindre à celles qui se trouvent déjà rassemblées sous le canon de Fort-Barraux, dans la vallée du Grésivaudan, près du point où l'Isère coupe la frontière de Savoie. Toutes ces forces sont destinées à former l'armée du général Montesquiou et à franchir la frontière.

— Vive la France ! s'écria Fournel, qui sentait se réveiller l'instinct patriotique et guerrier, héréditaire chez les vaillantes populations du Dauphiné.

— Chut ! répliqua le Juif. L'armée de Montesquiou se charge de battre les Piémontais du roi de Sardaigne, mais ce n'est pas pour vous entretenir de ses exploits que je suis vous déranger.

— Que voulez-vous dire ?

— Voici : les opérations militaires dont la Savoie va être le théâtre compromettent le succès des plans élaborés par mon père.

— Quels plans ?

— Mais la spéculation sur les forêts

de la Grande Chartreuse, celle d'où dépend mon apport dans mon mariage avec votre fille, ainsi que l'honnête commission promise à vous-même.

A ce rappel des promesses du Juif, la cupidité de Fournel reparut en maîtresse dans son cœur, en refoulant les sentiments généreux. Aussi, est-ce avec empressement qu'il se mit à la disposition de Freikuss.

— Malheureusement, ajouta-t-il, je ne saisis pas comment je puis vous seconder.

— Rendez-vous en toute hâte à Chambéry, de manière à arriver avant l'entrée des troupes française. Vous y trouverez nos cousins de Francfort, porteurs des fonds nécessaires à la spéculation.

— Mais je croyais que votre père les avait déjà rencontrés à Genève.

— C'était bien le projet primitif; mais il a subi des retards et, pour regagner le temps perdu, mon père a dû appeler nos cousins allemands à Chambéry. Malheureusement s'ils apprennent l'approche de l'armée française, ils se hâteront de retourner en

Allemagne, emportant l'argent et, avec lui, l'espoir des brillants bénéfices que nous nous promettions.

— Pourquoi n'iriez-vous pas vous-même à leur rencontre ?

— Y pensez-vous ? Désertier mon poste de fonctionnaire de l'armée au moment de l'entrée en campagne !

— C'est juste. Enfin, donnez-moi les indications nécessaires pour remplir ma mission.

Quand Marthe Fournel apprit les projets de voyage de l'hôtelier, elle ne put se défendre d'un sentiment bien naturel d'inquiétude et d'abandon. Après le fiancé de son cœur, c'était son père qui la quittait, dans un temps de guerre et de troubles, pour passer la frontière. Aussi insista-t-elle auprès de Maître Fournel pour l'accompagner en Savoie. L'hôtelier résistait mollement :

— Mais, fillette, je t'assure que ce voyage est indispensable et qu'il ne durera pas longtemps. D'ailleurs, si tu m'accompagnes, qui se chargera de diriger l'Hôtel de la Poste ?

— Avec les temps que nous traver-

sons, la direction de l'hôtel n'est pas difficile. Les voyageurs se font de plus en plus rares. Si, comme le bruit s'en répand, les avant-postes français et piémontais interceptent déjà la route, la circulation va cesser complètement.

— Enfin, Marthe, je suis obligé de te céder. Je vais prier ta nourrice, la bonne mère Cottaz, de s'installer à l'hôtel pendant notre absence.

— Oh! que tu es bon, petit père chéri, s'écria Marthe en sautant au cou de Maître Fournel. De mon côté, je prierai Jeanne Garnier de secourir de temps à autre la mère Cottaz. C'est Jeanne qui tiendra les comptes. Rien ne clochera pendant le voyage, j'en suis certaine.

Depuis la généralisation des chemins de fer, quand on prépare un voyage, on consulte l'indicateur. Sous le régime de la poste aux chevaux, on consultait un document similaire : le livret des postes, sur lequel étaient inscrites, avec leurs distances, les localités importantes et les maisons de poste pour les relais.

Le premier soin de Maître Fournel fut donc de feuilleter le livret des postes qu'il tenait en permanence à la disposition des voyageurs. Il y lut, imprimée, l'énumération des maisons de poste échelonnées sur la route d'Italie, à partir de la Tour-du-Pin : Le Gaz, Pont-de-Beauvoisin, Les Echelles, Saint-Thibaud-de-Couz, Chambéry.

Le premier de ces noms le fit sursauter par son orthographe. C'est qu'en effet le véritable nom du hameau est, non pas *Le Gaz*, mais *Le Guâ*, autrement dit *Le Gué*, dans le patois du pays. Il s'est produit, à l'égard de ce nom topographique, une déformation analogue à celle que commet souvent la prononciation populaire à l'égard de certains noms scientifiques : sirop d'*ordure de fer* au lieu d'*iodure de fer*. Pour le hameau du Guâ, et non du Gaz, c'est le peuple qui a raison et ce sont les savants, ou soi-disant tels, qui ont tort. Quoiqu'il en soit, le livret des postes de Maître Fournel portait imprimé *Le Gaz* et, depuis cette époque, les indicateurs de che-

mins de fer ont propagé et consacré l'erreur en l'appliquant à l'importante gare de *Saint-André-le-Gaz*.

Après avoir étudié son itinéraire jusqu'à Chambéry, l'hôtelier fit préparer une berline semblable à celle dans laquelle voyageaient les Freikuss quand ils avaient traversé la Tour-du-Pin au mois de juillet. Le 20 septembre, au matin, la berline partait, emportant Maître Fournel et sa fille.

Une heure et demie plus tard, les chevaux étaient changés au relai du Giâ, et les voyageurs repartaient pour la prochaine maison de poste, celle de Pont-de-Beauvoisin. Enlevée par ses chevaux frais, la voiture roulait avec un redoublement de vitesse, quand, aux abords des Abrets, un encombrement de la route obligea les postillons à faire prendre à l'attelage l'allure du pas.

Près du village des Abrets, la carte dessine ce que les topographes appellent une étoile de routes. Parmi les rayons de cette étoile figure d'abord la grande route d'Italie, celle que parcourait la berline des Fournel.

Deux autres routes nationales divergent au nord. L'une traverse les villages de Chimilin, d'Aoste, enjambe le Rhône par le pont de Cordon, près du confluent du Guiers, et se prolonge ensuite sur Belley. L'autre inclinant à l'ouest, longe le pied des coteaux que surmonte le plateau de Dolomieu et passe sous l'éperon que surmonte la fière silhouette du château de Faverges. Plus loin, la route traverse la plaine de Vézeronce, théâtre d'une bataille des temps mérovingiens où a été tué, en 524, Clodomir, l'un des fils de Clovis.

C'est aussi sur le champ de bataille de Vézeronce qu'a été découvert le beau casque d'acier niellé d'or que l'on admire au musée de Grenoble. La route passe ensuite à Moresstel et franchit le Rhône au pont du Sault, en un point où des écueils déterminent dans le fleuve des rapides dangereux.

Orientée vers le sud, une dernière route traverse les villages de La Bâtie-Divisin et de Montferra, s'engage dans le massif verdoyant qu'embellit

la nappe pittoresque du lac de Paladru, puis, par Voiron et Voreppe, atteint Grenoble et le Grésivaudan.

L'ensemble de ces routes et sections de routes forme les cinq rayons de l'étoile des Abrets, cinq rayons qui conduisent le voyageur vers les points les plus opposés de l'horizon. En 1792, cette particularité, jointe à la proximité de la frontière, faisait du village des Abrets un point stratégique important. Aussi, est-ce sur ce point que le général Montesquiou avait tout d'abord dirigé les troupes du camp de Cessieu.

Le projet primitif du général français était de pénétrer en Savoie en forçant le défilé des Echelles ; mais ses renseignements lui ayant démontré la difficulté de l'opération, il s'était déterminé à franchir la frontière par la large vallée du Grésivaudan. C'est pour exécuter ce nouveau plan qu'il avait ordonné la concentration de son armée sous le canon de Fort-Barraux.

Les troupes rassemblées aux Abrets firent donc tête de colonne à droite et

s'engagèrent sur la route du sud, celle de Grenoble.

Le mouvement s'achevait le 20 septembre, quand la berline de Fournel, venant de la Tour-du-Pin, arriva aux Abrets. Les abords du village étaient encore encombrés par les voitures qui portaient les bagages et les approvisionnements de l'armée. C'est cet encombrement qui avait obligé les postillons à ralentir l'allure.

Sur un côté de la route, Arthur Freikuss se tenait à cheval, surveillant l'écoulement d'un long convoi de charrettes chargées de farines. En entendant les grelots de la berline, il se porta à sa rencontre. Fournel avait mis la tête à la portière pour reconnaître la cause de l'encombrement.

— Salut, citoyen ! dit Freikuss. Puis, se découvrant :

— Quelle heureuse idée vous avez eue d'amener Mlle Marthe. Grâce à sa présence, les sentinelles piémontaises de la frontière ne s'opposeront probablement pas au passage de votre voiture. Quant aux avant-postes français qui pourraient vous empêcher

de sortir du territoire, voici un sauf-conduit destiné à lever toutes les difficultés.

— Grand merci, répondit Fournel. Je ne vous cacherai pas, citoyen, que je commençais à être inquiet sur l'avenir de mon voyage.

— Tranquillisez-vous. Je vais faire ranger les charrettes sur le côté droit de la route pour faciliter votre passage. Bon voyage donc, et à bientôt, j'espère, à Chambéry.

— C'est cela, à Chambéry.

L'attelage reprit le trot, et une heure plus tard la berline roulait sur les pavés de Pont-de-Beauvoisin.

Les deux villes jumelles qui, sur la rive gauche et la rive droite du Guiers, portent le nom de Pont-de-Beauvoisin, formaient, alors comme aujourd'hui, deux communes distinctes ; mais, au lieu d'indiquer simplement la limite conventionnelle de deux départements français, la limpide rivière marquait la frontière séparative de deux états souverains : la France et le royaume de Sardaigne. Les deux états étaient à la veille d'une guerre

et, sur les deux rives du Guiers, leurs soldats étaient au contact. Les sentinelles françaises se tenaient à l'entrée du pont, à vingt mètres des sentinelles de l'armée sarde, ou armée piémontaise.

Cet appareil militaire intimidait Marthe Fournel. Son père n'était guère plus rassuré. Cependant, tandis que l'on changeait les chevaux au relais, Fournel remit son sauf-conduit à l'officier qui commandait le poste français du pont. Un parlementaire accompagna le voyageur auprès du commandant du poste sarde. Finalement, les dernières difficultés furent levées et la berline franchit le pont. Elle tourna à droite avec la route pour remonter le long du Guiers.

Les voyageurs admiraient la beauté sévère du paysage. Par delà le Guiers, ils aperçurent en Dauphiné, le majestueux fronton du château de Vaulserre et les arbres séculaires qui ombragent les terrasses.

A la traversée des gorges de Chaille, Marthe ne put se défendre d'un frisson en voyant la voiture longer, sur

la route en corniche, le précipice a fond duquel écume le torrent. En débouchant des gorges, la route entre dans une plaine où s'élève la petite ville des Echelles et où confluent les deux branches supérieures du Guiers: Guiers-Vif et Guiers-Mort. Les postillons firent halte devant la maison de poste des Echelles.

Les six chevaux de la berline, tout écumants de la course, furent dételés et remplacés par six autres ; mais l'opération ne s'arrêta pas là. Marthe fut fort surprise de voir le maître de poste faire sortir quatre bœufs et les atteler en renfort devant les chevaux. L'attelage mixte formé par les dix animaux se mit en marche processionnellement. Après quelques minutes, on atteignit l'entrée du célèbre défilé des Echelles. Marthe put alors s'expliquer l'utilité des bœufs de renfort.

Le défilé s'ouvre dans une falaise rocheuse, qui se dresse comme un mur au-dessus de la plaine. Cette falaise n'est autre que la façade d'un chaînon calcaire, percé de grottes naturelles. Dans des temps très anciens,

avant l'occupation de la Gaule par les Romains, le chaînon était coupé verticalement par une fissure étroite et tortueuse, dont les parois suintaient d'humidité et qui, par les pluies ou la fonte des neiges, devenait le lit d'un torrent.

A travers cette fissure, les Romains conçurent le projet de faire passer une de leurs routes militaires, une des célèbres voies romaines. Ils déployèrent dans l'exécution de ce projet l'intelligence et la volonté qui ont mérité à ce peuple l'empire du monde.

Leurs ingénieurs commencèrent par rejeter dans une grotte latérale le torrent qui, d'ordinaire, remplissait la fissure. Puis, sans posséder l'aide de la poudre de mine, sans disposer d'aucun autre outil que le ciseau à froid, ils dressèrent le rocher, élargirent la fissure et réussirent à y glisser la voie. Celle-ci montait, depuis la plaine, par une rampe d'une raideur excessive.

Au moyen âge, la voie romaine devint un chemin muletier, la raideur de la rampe fut corrigée par des gra-

dins, et le défilé prit le nom de chemin des Echelles. Ce nom, Les Echelles, devint aussi celui de la petite ville voisine. Plus tard, la même dénomination a été l'origine d'une légende propagée par des auteurs plus amis de la fantaisie que de la vérité, en particulier par le romancier Stendhal.

Suivant Stendhal, le passage du chaînon se serait effectué, au moyen âge, par l'intérieur de la grotte que les Romains avaient utilisée pour la décharge des eaux. Les voyageurs, prétend le romancier, quittaient leurs montures au pied de la falaise et atteignaient l'orifice de la grotte en grim pant par des échelles hautes de deux cents pieds. Telle est la légende que l'on trouve parfois reproduite dans de graves ouvrages, mais ce n'est qu'une légende et une mystification de roman.

La vérité historique est que l'œuvre des Romains a été perfectionnée, en 1670, par le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II. L'œuvre de Charles-Emmanuel a été elle-même perfectionnée par Napoléon. Sous le premier

Empire, le chaînon calcaire a été percé, un peu au nord du défilé des Echelles, par un tunnel long de 308 mètres. Cet ouvrage d'art fait partie de l'ensemble des travaux qui ont constitué la route napoléonienne de France en Italie par Lyon, Chambéry et le col du Mont-Cenis.

Depuis l'ouverture du tunnel, le défilé des Echelles a été abandonné par les voyageurs, mais, en 1792, il était encore en pleine période d'utilisation. Par les travaux de Charles-Emmanuel II, les gradins avaient été supprimés, la rampe de la route était devenue praticable aux voitures, mais sa raideur était encore telle que, pour la surmonter, on devait avoir recours à des bœufs de renfort. Le livret des postes obligeait le maître de poste des Echelles à fournir ces bœufs, et en stipulait le nombre pour chaque espèce de voiture. C'est ainsi que, pour une berline à six chevaux, comme celle de Fournel, il était prévu six bœufs en hiver et quatre en été. Au 20 septembre, ce dernier nombre avait été jugé suffisant.

Pendant la montée, les deux voyageurs avaient mis pied à terre. Marthe s'arrêta un instant pour contempler le monument de marbre appliqué au rocher et épeler l'inscription latine qui glorifie le duc Charles-Emmanuel II.

La nuit tombait. Pendant cette traversée du défilé des Echelles, l'obscurité était encore accrue par l'étroitesse de la fissure.

Toute frissonnante, Marthe se sentait pénétrer par l'humidité qui suintait des rochers. Aussi la jeune fille poussa-t-elle un soupir de soulagement quand, au débouché du défilé, elle vit dételé les bœufs et qu'elle put remonter dans la berline.

En ce point, la route se trouvait à la tête de la vallée de Couz, qui s'allonge sur le revers oriental de la chaîne de l'Epine et qui, par une pente régulière, conduit à Chambéry. La berline descendit à grande allure. Marthe s'était endormie. Elle s'éveilla au relai de Saint-Thibaud-de-Couz. Quelques minutes plus loin, un rugissement puissant interrompit de

nouveau le sommeil de la voyageuse, en même temps qu'une pluie de gouttelettes venait frapper la voiture.

— Quel est ce bruit ? demanda à son père la jeune fille effrayée.

— Regarde à ta droite.

Tournant la tête dans la direction indiquée, Marthe jouit d'un merveilleux spectacle.

Une superbe cascade bondissait du haut d'une falaise. L'arc gracieux de ses eaux jouait sous les rayons de la lune. Une dentelle de vapeurs l'enveloppait, s'irisant d'un arc-en-ciel aux nuances exquisement pâlies. En tombant, l'eau remplissait une vasque naturelle d'où elles s'échappait en bouillonnant à travers les arbustes et les rochers moussus. C'était la cascade de Couz, que des pluies récentes rendaient particulièrement abondante.

Emportée par le mouvement de la voiture, Marthe vit à regret la cascade s'effacer dans la masse noire des monts, qui profilaient sur un ciel étoilé leurs crêtes et leurs pics. Elle s'assoupit derechef. Enfin, à minuit, le choc et le bruit des pavés réveilla

une dernière fois la dormeuse. La berline entra dans les rues de Chambéry.

Au moment où la voiture arrivait devant la maison de poste, une autre berline en partait. Fournel entendit les fers des chevaux frapper le pavé dans l'effort du départ. Averti par un pressentiment, il regarda par la portière, mais il n'eut que le temps de voir les lanternes disparaître au tournant d'une rue.

En dépit des acomptes intermittents prélevés dans la berline sur le repos de la nuit, Fournel et Marthe tombaient de fatigue en arrivant à Chambéry. Aussi, le père et la fille s'empressèrent-ils d'entrer dans l'auberge la plus voisine, l'Hôtel de la Poste, de se faire désigner deux chambres contiguës et de s'abandonner au sommeil.

Dans la matinée du 21 septembre, Fournel se leva le premier. Entrebaillant la porte de Marthe, il constata qu'elle dormait encore et descendit pour parler à la maîtresse du logis.

— Je vous confie ma fille, lui dit-il.

Quand elle s'éveillera, recommandez-lui de ne pas s'inquiéter de mon absence et de rester à l'hôtel en attendant mon retour, Mais, j'y songe : pourquoi ne commencerais-je pas ici même mes investigations ? Je suis venu à Chambéry pour y rencontrer deux financiers de Francfort.

— Ils ne sont assurément pas descendus à l'Hôtel de la Poste, mais il y a, dans notre ville plusieurs hôtelleries fréquentées par les négociants étrangers.

Sur les indications de son hôtesse, Fournel s'engagea dans le labyrinthe des rues de Chambéry. Il s'adressa successivement à plusieurs de ses confrères savoyards.

Ce n'est pas sans rencontrer d'obstacles qu'il y poursuivait ses recherches. Les rues offraient le spectacle d'une animation inaccoutumée. A chaque instant Fournel croisait des estafettes. Les officiers de l'armée sarde le dévisageaient avec une insistance inquiétante. Les aubergistes eux-mêmes n'étaient pas éloignés de prendre pour un espion cet étranger.

qui s'intéressait si vivement aux voyageurs qu'ils avaient pu loger. Sans avoir encore obtenu de résultat, l'envoyé d'Arthur Freikuss se dirigeait vers l'hôtellerie de la Croix-d'Or, quand, à l'entrée de la rue du même nom un rassemblement lui barra le passage.

Un officier d'état-major venait d'arriver à cheval suivi de son ordonnance. Les deux cavaliers avaient mis pied à terre ; mais, tandis que l'officier entraînait dans l'allée d'un fonctionnaire, l'ordonnance était resté dans la rue, tenant les chevaux par la bride.

Les passants s'étaient attroupés autour du soldat ; ils l'interrogeaient avec une impatience fébrile sur les mouvements de l'armée française, sur les mesures de l'état-major piémontais, sur la marche des événements dont tous les esprits pressentaient l'approche,

Se mêlant aux groupes, Fournel apprit que l'avant-garde de Montesquiou était déjà rassemblée à Chapareillan, le dernier village français avant la

frontière, au pied des escarpements du Mont Granier. Pour l'arrêter, les Piémontais avaient élevé une ligne de redoutes depuis Montmélian jusqu'à Aspremont, village construit au pied du Granier, comme Chapareillant, et face à ce dernier.

Se frayant un passage à travers la foule, l'adroit Dauphinois réussit enfin à atteindre l'hôtellerie de la Croix-d'Or. C'est l'hôtelier qui le reçut. Fournel le prit à part et lui demanda :

— N'avez-vous pas, parmi vos voyageurs, deux Allemands, les frères Freikuss-Deutsch ?

— J'ai logé effectivement deux négociants d'outre-Rhin, mais ils n'étaient pas frères. Ils m'ont donné leurs noms : Issachar et Zabulon.

— Ce sont bien ceux que je cherche. Ce qu'ils vous ont donné pour leurs noms n'étaient que leurs prénoms. Veuillez me conduire auprès d'eux.

— Impossible : ils sont partis dans la nuit pour Genève.

— A minuit ?

— Oui.

— Dans une berline de poste ?

— Parfaitement.

— Merci.

Et, sans pousser plus loin l'entretien, Fournel se précipita chez le maître de poste :

— Pouvez-vous me procurer une voiture pour Genève ?

— Une voiture, oui, mais pas de chevaux. Tous les miens viennent d'être réquisitionnés par l'artillerie pour traîner des canons dans les redoutes de Montmélian.

— Et pour rentrer en France ?

— Encore bien moins. La guerre vient d'être déclarée avec cette puissance, et j'ai reçu la défense formelle de conduire aucun voyageur à la frontière, sans un passeport signé du gouverneur du duché de Savoie.

Ainsi Fournel avait manqué l'objet de sa mission et de son voyage. De plus, il se voyait prisonnier à Chambéry sans pouvoir présager l'époque de son élargissement.

Fournel et sa fille erraient en désœuvrés à travers l'agitation guerrière des rues de Chambéry. L'un et l'autre songeaient tristement à leur

logis de La Tour-du-Pin et à l'exil dont ils étaient menacés. Marthe, en particulier, ressentait une impression d'isolement qui, dans son imagination apeurée, s'aggravait d'une note d'hostilité personnelle. Elle songeait aussi aux dangers que courait son cher Louis. En ce moment, peut-être, son bataillon marchait à l'attaque des lignes de Montmélian ; peut-être était-il déjà tombé sous les balles piémontaises.

Machinalement, la jeune fille s'était arrêtée devant la vitrine d'une modiste. Sans parvenir à chasser les craintes qui l'obsédaient, elle regardait les colifichets féminins, quand la modiste elle-même se montra sur le seuil. C'était une accorte citadine, du même âge que Marthe, à la physionomie enjouée.

— Bonjour, citoyenne ! lui dit-elle.

L'interpellation était lancée sur un ton d'amicale espièglerie ; mais, dans l'état d'esprit où se trouvait Marthe, l'espièglerie lui apparut comme une raillerie blessante, et la jeune Dauphinoise fondit en larmes.

Ce fut au tour de la modiste d'être consternée.

Elle s'approcha de Marthe, et la prenant familièrement par la taille :

— Oh ! Mademoiselle ! Pardonnez-moi. Si je vous ai fait de la peine, c'est bien sans le vouloir. Entrez un instant dans ma boutique, et vous serez bientôt consolée.

— Merci, répondit Marthe en s'essuyant les yeux ; mais je ne puis laisser mon père dans la rue.

— Entrez aussi, Monsieur, je vous prie, ce que vous allez voir vous intéressera encore plus que votre fille.

Sans résister plus longtemps, les Fournel se rendirent à l'invitation. La modiste les conduisit vivement dans une seconde pièce. Là, les yeux surpris des visiteurs aperçurent un faisceau de drapeaux liés ensemble, l'étoffe enroulée autour de la hampe.

— Quelles sont ces couleurs ? interrogea Fournel.

— Les vôtres, citoyen, ou plutôt les nôtres ; ce sont les couleurs de la France nouvelle.

Fournel et sa fille restaient muets de stupéfaction.

— Oh ! vous n'êtes pas au bout de vos étonnements, reprit la modiste. Vous voyez ce tambour ?

— Oui. C'est même un singulier accessoire pour une modiste.

— Aussi n'est-il pas à moi. Cet instrument appartient à mon jeune frère, tambour dans la garde bourgeoise de Chambéry. Voyez maintenant l'usage que j'en fais.

Et, desserrant rapidement les cordes de la caisse, la jeune Savoyarde enleva un cercle et l'une des peaux. Elle fit voir ensuite l'intérieur du tambour ; il était rempli de cocardes tricolores.

— Ceci, dit-elle en prenant une cocarde entre ses doigts, c'est mon travail de patriote. J'espère que vous voilà maintenant rassurée, citoyenne. En dépit des apparences, vous n'êtes pas ici en pays ennemi. Le vent de liberté qui soufflait sur la France a passé par dessus le lit du Guiers. Elle est à jamais évanouie, cette frontière qui séparait deux peu-

ples frères. Aujourd'hui, ce sont des cœurs de Français qui battent sous la bure des montagnards de la Savoie. Que vos vaillants volontaires hâtent leur marche. Qu'ils dispersent les mercenaires du tyran sarde. Ils seront accueillis comme des libérateurs. Dans tous les ateliers des modistes et des couturières de Chambéry, il n'y aura pas assez de cocardes tricolores pour satisfaire aux demandes des patriotes savoyards.

Dans la nuit même qui suivit cette conversation, le vœu de la nouvelle amie de Marthe était accompli. Parties de Chapareillan, deux colonnes françaises s'engageaient, à la faveur de l'obscurité, dans les intervalles des redoutes piémontaises, tournaient ces retranchements et s'en emparaient presque sans coup férir. Dès lors, le cordon des troupes ennemies était coupé ; leurs généraux se hâtèrent de donner des ordres pour leur faire passer les Alpes.

Dans cette retraite des Piémontais, une colonne importante s'engagea dans le long défilé de la Maurienne

et remontant la route du Mont Cenis.

Arrivée sur le plateau qui porte ce nom, la colonne fit halte et prit position pour couvrir Turin, la capitale du roi de Sardaigne.

Celles des troupes piémontaises qui se trouvaient dispersées aux avant-postes de la frontière ou dans les garnisons de la Savoie s'entre-croisaient dans la confusion de la défaite. A chaque instant, des détachements d'infanterie et de cavalerie couverts de poussière entraient à Chambéry et traversaient la ville sans s'arrêter, en continuant leur pénible retraite.

Sur le pavé des rues roulaient avec fracas de longues files de voitures militaires : fourgons de bagages et de subsistances, caissons de munitions, canons attelés. A peu de distance de la ville, à l'entrée des gorges de la montagne, les conducteurs se voyaient arrêtés par la difficulté des chemins. Ils dételaient les chevaux et les emmenaient avec eux à la suite des troupes en déroute.

Les voitures abandonnées encombraient les routes de la vallée de Chambéry. L'armée française ne tarda pas à s'emparer de ces trophées. Douze canons, mille fusils, tous les équipages des officiers sardes tombèrent ainsi entre ses mains.

Durant deux jours entiers, Marthe et son père assistèrent aux scènes variées de la déroute des Piémontais. Une animation d'une autre nature s'imposait aussi à l'attention des observateurs. Les troupes et les officiers du roi de Sardaigne n'étaient pas seuls à évacuer le territoire de la Savoie. Les fonctionnaires et les employés des administrations civiles suivaient le même exemple. Par contre, les magistrats municipaux de Chambéry restaient à leur poste.

Ils virent bientôt se joindre à eux les délégués des communes voisines. Les montagnards descendaient à Chambéry avec leurs larges chapeaux, leurs vestes de bure, leurs guêtres de drap et leurs souliers ferrés. Les délégués des communes organisèrent un gouvernement provisoire qui prit

le titre d'*Assemblée nationale et souveraine des Allobroges*.

Le premier acte de l'Assemblée des Allobroges fut de proclamer la réunion de la Savoie à la France. En même temps, elle invitait le général Montesquiou à faire une entrée solennelle à Chambéry.

V

Une Journée triomphale.

Dès la matinée du 24 septembre 1792 la ville de Chambéry était en fête. Les habitants attendaient l'entrée solennelle des troupes françaises et de leur général. Les Français devaient arriver par la route et le faubourg de Montmélian.

A l'entrée du faubourg, près d'un champ de foire entouré d'une allée de platanes sur ses quatre côtés, un arc de triomphe avait été dressé. De jeunes sapins, coupés dans les forêts voisines, en formaient les vertspiliers. Leurs têtes étaient réunies par des branches de laurier artistement tressées et entremêlées de tissus aux trois

couleurs de la liberté. A toutes les fenêtres flottaient des drapeaux tricolores. Une foule joyeuse remplissait les rues en habits de fête. Hommes et femmes s'embrassaient en riant et en chantant la *Marseillaise*. Les uns et les autres portaient des cocardes tricolores piquées à leurs coiffures.

Sous l'arc de triomphe se tenaient groupées trois ravissantes jeunes filles, choisies parmi les plus jolies de la ville. La première était entièrement vêtue de bleu. Cette toilette s'harmonisait à merveille avec des yeux de la couleur et du velouté de la pensée et avec une abondante chevelure, si noire que ses reflets en étaient bleuâtres. La seconde jeune fille était une blonde aux yeux clairs. Elle portait une toilette blanche. Quant à la troisième, elle était habillée d'une éclatante robe rouge. Son frais visage, qu'embellissaient deux yeux noirs, profonds et doux, s'auréolait de ces cheveux roux que l'on admire dans les tableaux de l'Ecole Vénitienne. Chacune des trois jeunes filles portait un bouquet de fleurs à sa couleur distinctive. Leur

groupe formait un vivant et adorable drapeau tricolore. Derrière elles se tenaient les membres de l'Assemblée nationale des Allobroges.

Des jeunes gens à cheval avaient été envoyés en éclaireurs sur la route de Montmélian, pour annoncer l'approche de la colonne française.

Marthe Fournel et son père avaient pris place à une fenêtre de l'une des premières maisons du faubourg. De cet observatoire, la jeune Dauphinoise dominait l'arc de triomphe et apercevait en même temps le champ de foire et une longue portion de la route de Montmélian. Bientôt, son attention fut attirée par un bruit de chevaux lancés au galop. C'étaient les éclaireurs volontaires qui revenaient à bride abattue.

Un nuage de poussière s'élevait sur la route. Quand il se fut rapproché, Marthe distingua des éclairs de sabres et les dolmans bleu de ciel des hussards de Bercheny. C'était ce régiment qui ouvrait la marche. Il était précédé lui-même par un officier

et quelques cavaliers marchant en pointe d'avant-garde.

Arrivé près de l'arc de triomphe et apercevant les jeunes filles et les notables qui s'y trouvaient réunis, l'officier fit demi-tour pour prévenir le colonel. Ce dernier commanda alors, en élevant la voix :

— Tête de colonne à gauche !

A ce commandement, les cavaliers dégagèrent la route et se rangèrent en bataille, le sabre au poing, sous les platanes du champ de foire. Les troupes d'infanterie exécutèrent la même manœuvre. Il ne resta plus sur la route que l'état-major du général Montesquiou.

Marthe vit le général en chef s'avancer à cheval. A sa gauche et également à cheval marchait un représentant du peuple, reconnaissable à son chapeau à plumes et à sa ceinture tricolore.

Le général et le représentant se concertèrent un moment, puis le second, tournant à gauche la tête de son cheval, quitta la route et alla se placer au milieu du champ de foire. Mon-

tesquiou continua seul à s'avancer jusqu'à l'arc de triomphe. Il écouta le compliment de bienvenue du président de l'Assemblée des Allobroges, reçut les bouquets que lui offraient les trois jeunes filles et les fit passer à ses aides de camp. Prenant ensuite la parole, il répondit ces quelques mots :

— Citoyennes et citoyens, je suis profondément touché de votre accueil, mais je ne possède ni l'éloquence, ni l'autorité nécessaires pour vous remercier comme il convient de vos patriotiques sentiments. Cette mission appartient au citoyen Gauthier, représentant du peuple à l'armée des Alpes. Rangez-vous pour l'écouter en face des vaillants soldats, vos libérateurs et vos frères.

Transmis de bouche en bouche à travers la foule, l'ordre du général fut rapidement exécuté. Hommes et femmes se rapprochèrent du représentant, tandis que Montesquiou lui-même déboîtait de la route avec son état-major.

Marthe, ayant son père à côté d'elle,

resta à sa fenêtre, d'où elle embrassait à merveille toute l'étendue du champ de foire.

Des quatre allées de platanes qui limitaient cet emplacement, trois étaient occupées par les troupes. La quatrième bordait la route. C'est sous son ombre que se rangea la foule joyeuse qui débordait des rues de Chambéry.

De sa fenêtre Marthe examinait les uniformes d'un bataillon de Volontaires dont le front, correctement aligné, se présentait directement à sa vue.

— Regarde, dit-elle à son père, ne dirait-on pas le 1^{er} bataillon des Volontaires de l'Isère, avec nos gars de La Tour-du-Pin ?

— Tu as raison, fillette; à cheval, à droite de la ligne, je reconnais le commandant Du Verdier.

Parmi ces centaines de têtes coiffées du bicorne des Volontaires, Marthe s'efforçait de distinguer des traits tendrement chéris, quand son attention fut attirée par la voix puissante et l'intonation décidée du représentant Gauthier :

— Allobroges ! Au nom de la France,

à laquelle vous vous êtes librement donnés, je vous remercie. L'adhésion volontaire d'hommes vaillants et forts comme vous l'êtes, de femmes qui, comme les vôtres, sont des modèles de grâce et de vertu, forme un des plus précieux présents qui puissent enrichir une nation. Ce présent, la nation française l'accepte avec reconnaissance. En retour, elle veut partager avec vous un bien plus inestimable encore, la Liberté.

La Convention Nationale vient de proclamer la République. Aux abus d'un passé à jamais disparu elle oppose la noble devise : Liberté, Egalité, Fraternité. La France et la République, voilà ce que symbolise désormais le drapeau tricolore. Regardez-le flotter sur le front de nos bataillons, à travers le scintillement des baïonnettes. Comme nos vaillants soldats, jurez tous de défendre ces couleurs que vous voyez palpiter sous le soleil, car ce n'est pas la brise, c'est l'âme de la France qui passe dans leurs plis !

A ce passage, le discours du repré-

sentant fut interrompu par une véritable explosion d'enthousiasme. De toutes les bouches, du tumulte de la foule aussi bien que des rangs de l'armée sortaient les cris de : Vive la France ! Vive la République !

C'est par la proclamation de la République que la Convention Nationale avait, le 21 septembre 1792, inauguré ses travaux.

Déjà de vagues rumeurs avaient propagé l'événement jusque dans les montagnes de la Savoie ; mais, en dépit de la fermentation des idées et des passions, les conditions matérielles de la vie publique ne permettaient pas la rapidité d'informations à laquelle nous ont habitués les grandes inventions des chemins de fer, du télégraphe électrique et de la presse moderne. Aussi, à la date du 24 septembre, la proclamation de la République était-elle, pour l'armée des Alpes et pour les populations de la Savoie, plutôt une espérance qu'un événement positif.

Et voici que l'espérance devenait réalité ; voici qu'un représentant du

peuple confirmait l'ouverture de l'ère nouvelle avec la garantie officielle de son titre et de son mandat, dans la solennité d'un jour de triomphe. Il n'en fallait pas tant pour exciter jusqu'au délire l'enthousiasme de l'armée et de la population.

Transgressant, pour un instant, le rigorisme de la discipline, les soldats agitaient leurs armes, les officiers élevaient leurs chapeaux sur la pointe de leurs sabres. Les citoyens, les femmes, les embrassaient, passaient des fleurs aux boutonnières, enfonçaient des bouquets dans les canons de fusil.

Le général Montesquiou laissa à l'effervescence le temps de se calmer, puis il fit rétablir les rangs. Les troupes françaises repassèrent du champ de foire sur la route, et la colonne se reforma en marchant pour faire son entrée dans Chambéry.

Le régiment de Bercheny s'était replacé en avant-garde. Il défila le premier sous l'arc de triomphe. A mesure qu'il avançait dans la rue du faubourg de Montmélian, un bruit



d'applaudissements et d'acclamations s'élevait en se propageant comme un feu roulant de mousqueterie.

De la fenêtre où elle était restée à côté de son père, Marthe Fournier plongeait son regard sur la colonne.

Elle vit ainsi défiler sous ses yeux les fringants hussards, avec leurs cadenettes poudrées sous l'aigrette et la flamme flottante du schako, les chevaux nerveux piaffant sur le pavé. La jeune fille entendit ensuite une musique d'infanterie jouer une marche guerrière, puis elle vit s'avancer le général Montesquiou et le représentant Gauthier, suivis de l'état-major.

Le général et le représentant, le chapeau à la main, saluaient pour remercier la population. Le regard de Marthe ne s'arrêta qu'un instant sur les épaulettes et les broderies du brillant cortège. Il se reporta sur le régiment de ligne qui suivait.

Mais quand la jeune fille reconnut l'uniforme des Volontaires de l'Isère, ses yeux s'animèrent d'une vivacité ardente et, sous l'empire du sentiment et de la volonté, acquirent une

puissance de pénétration surhumaine.

— Louis ! c'est toi ! s'écria-t-elle tout-à-coup.

Et, sans plus se soucier de la présence de son père, elle arracha de son corsage un bouquet de roses et le lança au beau volontaire, en lui envoyant un baiser du bout des doigts.

— Descendons, dit-elle à maître Fournel.

— Tu n'y penses pas, fillette. Regarde la foule qui se presse au-dessous de nous, nous y serons étouffés.

— Mais ce sont nos gars du Dauphiné ! J'ai vu les femmes de Chambéry les embrasser à bouche que veux-tu : j'ai bien le droit de les embrasser aussi.

— Marthe, ma fille ! Comme tu te laisses gagner par l'ivresse générale ! Enfin, je t'excuse en raison du triomphe de la patrie. Mais patiente encore un peu. Attendons la fin du défilé. Je m'informerai du quartier assigné pour cantonnement aux Volontaires de l'Isère et je te promets de t'y conduire.

— Merci ! petit père chéri. Laisse-

moi t'embrasser pour commencer.

Marthe et son père continuèrent donc à assister à l'entrée des troupes. Ils virent défiler successivement l'infanterie à l'attitude martiale et au pas rythmé, puis une batterie d'artillerie, dont les canons disparaissaient sous le feuillage et les fleurs. Enfin, la marche était fermée par un régiment de dragons, aux casques étincelant sous le soleil, aux habits verts agrémentés d'un plastron jonquille.

Après le défilé, Marthe et son père trouvèrent le premier bataillon des Volontaires de l'Isère arrêté dans une rue. Les fusils étaient formés en faisceaux ; les volontaires avaient rompu les rangs et attendaient le retour des fourriers chargés de préparer le cantonnement.

Apercevant Louis Gallien, Marthe se précipita vers lui et lui cria :

— Viens m'embrasser, Louis ; papa le permet en raison du triomphe de la Patrie.

Un groupe de volontaires se forma bientôt autour des deux amoureux.

— Et moi, Mademoiselle Marthe,

ne pourrai-je pas obtenir aussi un baiser ? Je vous ai rencontrée souvent à la Tour-du-Pin ; je suis Jean Devon, du Grand-Lemps.

— Et moi Gordaz, de Châbons.

— Et moi Blanchin, de Corbelin.

De bonne grâce, dans un mouvement de fraternel abandon, Marthe Fournel tendit son front à ses jeunes compatriotes.

Puis, se dégageant et s'adressant de nouveau à Louis Gallien :

— Et cette bonne Thérèse Cartan ? Et l'excellent docteur Marmonnier ? Je ne les aperçois pas.

— Le docteur Marmonnier passe la visite des éclopés au poste de police. Quant à Thérèse, elle doit être en train d'installer sa cantine dans quelque local. Mais, justement, voici son auxiliaire, Pancrace Couard.

— Par ici, Pancrace ! Conduis donc la citoyenne Fournel auprès de la cantinière.

— Je n'ai pas le temps ; je suis attendu au bureau du citoyen Freikuss commissaire des guerres.

Et, redressant sa courte taille,

Couard s'éloigna d'un air à la fois pressé et important.

— C'est juste, reprit Gallien, en le suivant d'un œil moqueur. J'oubliais que le cuistre cumule les fonctions de garçon de cantine avec celles de secrétaire du Juif.

Mais Fournel intervint à son tour et, s'empressant derrière le factotum :

— Pas si vite, Pancrace ! Priez le citoyen Freikuss de me faire demander à l'hôtellerie de la Croix-d'Or, quand les nécessités du service le lui permettront.

Puis, revenant vers Gallien :

— Mon ami, nous te laissons un instant. Mets-toi à la recherche de Thérèse et du docteur et amène-les à midi à la Croix-d'Or ; je vous invite tous les trois à dîner.

A l'heure dite, Fournel, sa fille et leurs trois amis étaient attablés dans la grande salle. Pour fêter dignement l'armée française en général et les Volontaires de l'Isère en particulier, l'hôtelier de la Tour-du-Pin n'avait pas regardé à la dépense. Avec la compétence professionnelle, il avait

guidé dans l'élaboration du menu son confrère savoyard.

A son tour, celui-là s'était piqué d'émulation. Il se présenta au milieu du repas. Les convives venaient de savourer les poissons les plus exquis du lac du Bourget. La servante avait posé sur la table un cuissot de chamois au fumet appétissant. L'hôte apportait deux bouteilles revêtues d'une vénérable poussière.

— Vous avez entendu le représentant du peuple, dit-il. Il a félicité la France de s'être enrichie d'une population d'hommes vaillants et forts, de femmes aimables et vertueuses. Mais le représentant n'a pas tout dit. La France ne connaît pas encore toute la mesure de ses nouvelles richesses.

La véritable source de la vaillance des hommes et de la grâce des femmes de Savoie, ce sont les vignes qui tapissent les rocailles éboulées des cimes du Granier et des Bauges.

Et ayant rempli les verres d'un vieux vin de Montmélian :

— Je bois, ajouta-t-il, à la France,

ma nouvelle patrie, à la République et à la Liberté.

— Bravo ! s'écrièrent tous les convives en choquant leurs verres à celui de l'Allobroge patriote.

La gaité générale battait son plein, quand la porte de la salle s'ouvrit pour livrer passage à Arthur Freikuss. A l'aspect de Marthe Fournel, le Juif cambra son torse et essaya, avec un médiocre succès d'ailleurs, d'imprimer à sa démarche un cachet d'élégance et de légèreté. En même temps, le silence s'était fait parmi les convives.

S'approchant de la table, Freikuss s'inclina et salua les assistants. Parmi ces derniers, Fournel ne pouvait détacher ses yeux des broderies du fonctionnaire de l'intendance. Il ne les avait jamais remarquées si brillantes et si fournies. Tout à coup, un trait de lumière éclaira son esprit :

— Ah ! Je m'explique maintenant la réponse de Couard, quand il parlait du citoyen Freikuss, commissaire des guerres. Vous n'êtes plus simplement adjoint, citoyen, vous voilà commissaire des guerres en titre. Mes fé-

licitations pour votre avancement.

— Oh ! l'avancement n'a de prix à mes yeux que s'il peut me rendre agréable à Mlle Marthe.

Le ton du compliment sonnait comme une pièce de fausse monnaie. Aussi, la destinataire demeura-t-elle impassible. D'ailleurs, le Juif eut bientôt l'occasion de montrer, dans toute leur laideur, les vrais sentiments de son âme. Sans s'attarder à conquérir les bonnes grâces de Marthe Fournel, il se tourna brusquement vers son père :

— Si vous m'avez fait appeler à l'hôtellerie de la Croix-d'Or, c'est sans doute pour me parler de mes cousins de Francfort. J'ai appris, en effet, que c'est à cette auberge qu'ils étaient descendus.

— Malheureusement, ils en sont repartis le jour ou, plus exactement, la nuit même de mon arrivée.

— Et vous les avez manqués ?

— Hélas ! oui !

— Tarteuffell !!! hurla Freikuss. Que le diable vous emporte, vous et toute votre séquelle de Français. Par la barbe

d'Abraham ! on n'est pas assez bête pour laisser disparaître en fumée une si belle opération. Ah ! tu peux courir après ta commission, mon bonhomme. Pour moi, j'ai encore plus d'un tour dans mon sac et, si la fortune m'échappe aujourd'hui, je saurai bien la rattraper.

Et, blême de rage, le visage hideux par l'effet de la cupidité déçue, le Juif sortit en faisant claquer la porte.

Les témoins de cette scène restaient dans la salle, agités de sentiments divers. Indignés par les injures que Freikuss venait de proférer, Louis Gallien et le docteur Marmonnier avaient été sur le point de lui sauter à la gorge.

La figure expressive de Marthe témoignait d'un invincible dégoût. La jeune fille se tenait blottie contre le mur, comme si elle eût marché sur une vipère.

-- Oh ! mon père, s'écria-t-elle, quel homme aviez-vous rêvé de me donner pour époux ?

A la stupéfaction générale, on en-

tendit Fournel répondre d'une voix calme :

— Mais, fillette, c'est encore le rêve que je caresse pour ton bonheur. Songe donc, quel brillant parti ! Un commissaire des guerres ! Un homme si versé dans les combinaisons financières ! Tu l'as entendu : « Si la fortune m'échappe aujourd'hui, je saurai bien la rattraper. » Quant à sa mauvaise humeur, elle est bien naturelle. Elle s'explique par l'échec de la mission qu'il m'avait confiée. Il faut l'excuser.

— Excusez ce que vous voudrez, mon père, mais pour moi, je jure sur la tombe de ma mère que je ne serai jamais la femme de cet homme.

VI

Quartiers d'hiver.

Pendant le mois d'octobre, l'armée des Alpes acheva d'expulser de la Savoie les derniers bataillons piémontais. Elle termina l'occupation de la belle province qui venait de se donner librement à la France. Remontant la route du Mont Cenis, à la suite de l'arrière-garde ennemie, une

colonne française avait parcouru toute la Maurienne le long de l'Arc, torrent qui draine les eaux de cette étroite vallée. Le premier bataillon des Volontaires de l'Isère en faisait partie. Il s'arrêta à Lansiebourg, au pied du passage célèbre qui s'appelle le Mont Cenis.

Sur la carte des Alpes Françaises, le mot de *mont* figure dans deux acceptions contradictoires. Il désigne tantôt un piton, un pic, c'est-à-dire une protubérance du sol : Mont Thabor, Mont Blanc — tantôt un col, c'est-à-dire une dépression : Mont Genève, Mont Cenis.

En réalité, le Mont Cenis est un large plateau qui s'évase, à plus de 2 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, entre des glaciers dépassant 3.000. Ce plateau est tapissé de verts pâturages, que la flore alpestre, avec ses variétés si nombreuses et si vivement colorées, embellit de l'émail le plus riche pendant le trop court été de ces hauteurs. Dans une cuvette centrale s'étalent les eaux d'un lac. Sur la rive s'élève un hospice sem-

blable à ceux que la charité chrétienne a édifiés au grand Saint-Bernard et sur d'autres passages des Alpes pour abriter les voyageurs contre les dangers de leur terrible hiver.

Avec ses 2.000 mètres d'altitude, le col du Mont Cenis domine de plus de 600 mètres la gorge de l'Arc et la petite ville de Lanslebourg, construite au bord de ses eaux bruyantes. Depuis Napoléon I^{er}, la différence de niveau a été, à partir de Lanslebourg, rachetée par les lacets d'une route justement célèbre ; mais, en 1792, la route napoléonienne n'existait pas. Le talus abrupt de 600 mètres était escaladé par un chemin muletier à très forte pente. Pendant l'hiver, le moyen habituellement employé par les voyageurs à la descente consistait à prendre place sur une sorte de traîneaux appelés *ramasses*. Des montagnards exercés lançaient les ramasses sur la neige durcie du chemin, et ils les gouvernaient avec assez de bonheur pour atteindre sans accidents le fond de la vallée.

L'armée sarde en retraite campa

pendant quelques jours sur le plateau du Mont Cenis, faisant face aux troupes françaises qui l'avaient poursuivie. Puis novembre arriva. Le froid obligea les Sardes à descendre dans la plaine du Piémont. Bientôt, les neiges obstruèrent tous les cols des Alpes, fermant ainsi à l'invasion les avenues de la patrie.

A la tête de l'armée des Alpes, le général Montesquiou avait été remplacé par Kellermann. C'est le général Kellermann qui, le 20 septembre précédent, avait remporté sur les Prussiens, dans la Champagne, la brillante victoire de Valmy.

Arrivé sur la frontière des Alpes, il se rendit compte que la rigueur du climat rendait impossible toute opération militaire. Il devenait donc inutile de maintenir, au prix de souffrances et de fatigues sans compensations, un effectif trop considérable dans les hautes vallées.

En conséquence, le général en chef ne laissa au contact de l'ennemi que les troupes strictement indispensables au service des avant-postes. Les

autres furent acheminées sur les villes de l'intérieur. Les soldats y furent casernés, et leurs officiers les exercèrent aux manœuvres, en vue de perfectionner leur instruction militaire. Suivant l'expression consacrée, l'armée des Alpes entra en quartiers d'hiver.

En principe, c'est aux régiments de ligne qu'incombait la peine et l'honneur de monter la garde sur la crête des Alpes. Cependant, les meilleurs bataillons de Volontaires furent aussi appelés à coopérer au service des avant-postes, partageant ainsi les sacrifices et la gloire des vétérans. Le premier bataillon de l'Isère était du nombre ; il fut cantonné à Lanslebourg. Pendant ce temps, la ville de La Tour-du-Pin recevait pour garnison un bataillon des Volontaires de l'Ain, dont l'organisation était plus récente et qui allait affermir en toute sécurité sa solidité militaire pendant la période des quartiers d'hiver.

Le 10 novembre, après-midi, Marthe Fournel se tenait debout dans sa chambre au premier étage de l'Hôtel

de la Poste, près de la fenêtre qui donnait sur la grande place. Comme au 14 juillet, elle avait auprès d'elle sa jeune amie, Jeanne Garnier. Comme au 14 juillet, les deux jeunes filles causaient en promenant leurs regards sur la place ; mais, ce jour-là, la fenêtre était close. Bien que le ciel fût clair, la neige était tombée en abondance auparavant. Elle blanchissait les toits. Sur la place même, on l'avait balayée et amoncelée sur les côtés, de manière à ménager un espace libre, où les recrues du bataillon de l'Ain faisaient l'exercice. Le svelte peuplier qui figurait l'arbre de la Liberté pointait vers le ciel sa cime dépouillée de feuillage. Sur ses ramilles pendaient, à demi déteintes, des banderoles tricolores.

— Ma bonne Jeanne, disait Marthe, je ne t'ai pas encore assez remerciée du service que tu nous as rendu en me remplaçant à l'Hôtel de la Poste pendant mon voyage de Savoie.

— En te remplaçant ! Tu exagères, Marthe. Ta véritable suppléante était la brave mère Cottaz. Je te certifie

qu'avec son exactitude, son amour du travail et de l'ordre, son affabilité à l'égard des clients, la mère Cottaz a pleinement répondu à la confiance de ton père. Pour moi, je me contentais de tenir les écritures, car l'excellente femme est peu lettrée.

— Oui ; et je sais que tu la secondes encore pour faire marcher le commerce de Thérèse Cartan, pendant que la titulaire sert la patrie à sa façon, comme vivandière des Volontaires de la Liberté. Toi, ma bonne Jeanne et la mère Cottaz, vous êtes vraiment, pour les absents, les instruments de la Providence.

La conversation s'interrompt un instant, et l'on n'entendit plus dans la chambre que l'éclat assourdi de la voix des sous-officiers instructeurs qui commandaient l'exercice sur la place.

A travers les vitres Marthe fixait machinalement les jeunes volontaires du bataillon de l'Ain. Elle songeait, avec mélancolie, à un autre volontaire que le service de la patrie retenait bien loin, dans les gorges glacées de la Maurienne.

La jeune fille fut tirée de sa rêverie par le roulement d'une voiture. Pendant l'espace d'une seconde, son cœur tressaillit.

Mais non ! c'était impossible : Louis Gallien ne pouvait délaissér son poste de devoir et d'honneur.

Puis, le roulement se rapprocha. Débouchant de la rue d'Italie, la diligence de Chambéry s'arrêta devant l'Hôtel de la Poste. La fille de l'hôtelier s'empressa de descendre pour recevoir les voyageurs. Jeanne Garnier la suivit par curiosité.

La portière de la diligence s'ouvrit. En reconnaissant la personne qui descendait, les deux amies poussèrent joyeusement un même cri :

— Thérèse ! Ah ! quel bonheur !

Et, se précipitant dans ses bras, toutes deux l'embrassèrent avec effusion.

Jeanne s'empara des paquets de la voyageuse, tandis que Marthe, obéissant au devoir professionnel, s'occupait des autres arrivants. Elle vit ainsi descendre successivement : le commissaire des guerres, Arthur Frei-

kuss, le représentant Gauthier, enfin, Pancrace Couard, le cuistre factotum, l'employé commun de la vivandière et du commissaire des guerres. Les quatre voyageurs entrèrent dans l'hôtel.

Tandis que Marthe allait prévenir Maître Fournel, Jeanne fit asseoir Thérèse à côté d'elle dans la salle basse.

— Je ne m'arrête pas, disait Thérèse Cartan. Tu dois comprendre que j'ai hâte de revoir ma boutique.

— Ne t'inquiète pas, rien n'a périclité pendant ton absence.

— J'en suis bien convaincue, et je sais bien qui je dois remercier, reprit Thérèse en embrassant la jeune fille.

— Tes remerciements me vont au cœur, bien que je ne m'en reconnaisse pas digne. Mais d'abord explique-moi...

— Comment j'ai quitté les Volontaires de l'Isère ? C'est bien simple. Le citoyen Gauthier, représentant du peuple auprès de l'armée des Alpes, a décidé de constituer, sur la frontière, d'im-

portants approvisionnements de farines et de grains. Or, les grains sont rares dans les hautes vallées, en raison de la stérilité du sol et de la longueur des hivers. Sur certains versants mal exposés, il n'est pas permis aux montagnards d'espérer tous les ans une récolte, et une maigre récolte, de seigle. Il faut semer au mois d'août pour ne pas être surpris par la neige, et l'on ne peut moissonner qu'au mois de septembre de l'année suivante, treize mois après les semailles. Dans ces conditions, nos bons amis les Savoyards de la Maurienne et de la Tarentaise ne récoltent pas assez de grains pour leur propre nourriture. Juge s'ils ont les moyens d'entretenir nos soldats. Aussi, l'intendance doit-elle pourvoir non seulement à l'alimentation de l'armée, mais encore à la subsistance de la population. Ajoute la nécessité d'avoir des magasins remplis, pour être en mesure d'ouvrir la campagne au printemps.

— Et c'est sur Arthur Freikuss que repose la solution de tous ces problèmes ?

— Oh ! sa capacité personnelle n'y suffirait pas. Heureusement qu'il a un guide avisé et énergique.

— Qui donc ?

— Le représentant lui-même. En lui le général en chef a rencontré le meilleur des intendants. Le citoyen Gauthier a commencé par s'informer des régions du Dauphiné les plus productives en blé. Il m'a fait appeler devant lui en même temps que les autres marchands à la suite de l'armée. Il m'a demandé si la récolte avait été abondante dans les campagnes de la Tour-du-Pin.

— Et tu as été capable de lui répondre ?

— Evidemment. De son côté, le représentant m'a donné des explications sur le but à atteindre.

— Et tu as joliment bien saisi ces explications, car tu parles toi-même, ma Thérèse, comme un intendant d'armée.

— Oh ! le véritable intendant, je le répète, c'est le représentant Gauthier. Il connaît les besoins de l'armée et, grâce aux décrets de la Convention

Nationale, il est armé de pouvoirs suffisants pour les satisfaire.

— Alors, c'est le représentant qui t'a ordonné de l'accompagner à la Tour-du-Pin ?

— Oui, pour le renseigner sur les marchés qu'il va conclure pour les fournitures de l'armée. Et tu penses bien que je ne me suis pas fait répéter son ordre.

A ce moment, intervint Marthe Fournel.

— Et Louis ? demanda-t-elle à Thérèse. Est-il toujours en bonne santé ? Ne t'a-t-il pas confié de commission à mon adresse ?

— Si, ma chérie. Voici une lettre où il t'annonce ses galons de sergent, et un bouquet de fleurs des Alpes qu'il a cueillies à ton intention. Mais le jour baisse, et je veux revoir ma maison avant la nuit. Jeanne, accompagne-moi, je te prie.

Marthe restait seule dans la salle basse de l'Hôtel de la Poste. Elle profita de cet isolement pour lire la lettre de Louis Gallien.

Dans cette lettre, le jeune volon-

taire abandonnait le tutoiement que les deux amoureux s'étaient permis, le jour de l'entrée des Français à Chambéry, dans le double enivrement du triomphe de la Patrie et du bonheur de se revoir : l'amour sincère a de ces délicatesses. Louis apprenait à son amie qu'il venait de recevoir les galons de sergent. Il lui dépeignait son existence aux avant-postes de Lanslebourg, existence tourmentée et périlleuse, mais nécessaire à la garde de la frontière et à la sûreté de l'armée.

« La nuit dernière », écrivait-il, « je
« faisais une ronde sur la ligne des
« grand' gardes. Deux volontaires armés de leurs fusils me servaient
« d'escorte. Un troisième portait un
« falot allumé. J'avais pris des précautions pour masquer la lumière
« du côté dangereux. La neige étouffait le bruit de nos pas.

« Le ciel était superbe ; la lune, toute nouvelle, ne l'éclairait pas, mais des myriades d'étoiles brillaient dans l'atmosphère limpide des Alpes. Sur la silhouette des pics, les

« constellations étaient posées comme
« des diadèmes d'incomparables dia-
« mants.

« Soudain, un coup de feu réveille
« les échos endormis et j'entends une
« balle siffler à mon oreille. Pas de
« doute : une reconnaissance piémon-
« taise avait traversé le Mont-Cenis et
« était parvenue à se glisser jusqu'au-
« près de nos lignes. Tant d'insolence
« méritait un châtement. Les hommes
« de mon escorte s'arrêtent. Ils se
« préparaient à tirer, mais je le leur
« défends.

« Je laisse mon escorte en embus-
« cade et je redescends en toute hâte
« à Lanslebourg. Je rends compte au
« commandant Du Verdier, et je lui
« propose de surprendre la reconnais-
« sance piémontaise. Le commandant
« approuve mon projet et me confie
« le commandement du détachement
« chargé de l'exécuter.

« Je sors donc de nouveau du can-
« tonnement, et je suis assez heureux
« pour me glisser derrière les Pié-
« montais et leur couper la retraite.
« Il y avait là toute une compagnie :

« quatre-vingts soldats et trois offi-
« ciers. Je n'avais pas vingt hommes
« sous mes ordres. Et cependant, telle
« est leur audace, tel est l'affolement
« des ennemis, surpris dans cette nuit
« obscure, que ceux-ci n'essayèrent
« même pas de résister. Je leur or-
« donne de jeter leurs armes et, au
« point du jour, je les ramène tous
« prisonniers à Lanslebourg ».

Marthe était fière des qualités ad-
mirables et si françaises de son Louis :
l'intelligence, le sang-froid, la bra-
voure. Elle songeait avec fierté qu'en
dépit de tous les obstacles elle serait
un jour la femme de ce héros. Elle
souriait à son bonheur quand un
bruit de voix vint la tirer de son rêve.

Les voix partaient du bureau de
Maître Fournel. On distinguait le
timbre décidé et autoritaire du repré-
sentant du peuple Gauthier et les
réponses obséquieuses du Juif Frei-
kuss, le commissaire des guerres.
Celui-ci sortit du bureau, accompa-
gné de son digne secrétaire, Pancrace
Couard, le cuistre de Sainte-Blandine.

— Vous avez bien entendu, disait-

il, en conduisant son acolyte à la porte de l'hôtel, voici un ordre de réquisition signé du représentant pour faire livrer au service de l'armée toutes les farines actuellement disponibles à la Tour-du-Pin. Quant à cette note, elle est destinée à l'achat des quantités d'arsenic nécessaires au service des hôpitaux.

Vous vous adresserez, pour cette fourniture, aux apothicaires de la ville.

En 1792, sous la pression des circonstances qui avaient dicté l'appel des Volontaires, bien des règles avaient été négligées, en premier lieu les règles de l'hygiène. Aussi, les armées de la République étaient-elles fort éprouvées par les maladies contagieuses, par les maladies de peau en particulier. Pour guérir ces dernières, les médecins avaient recours aux remèdes à base d'arsenic. Ce dangereux poison avait donc sa place marquée dans les approvisionnements sanitaires des ambulances et des hôpitaux militaires.

Après le départ de son secrétaire,

Freikuss se trouva seul dans la salle basse avec Marthe Fournel.

— Mille excuses, citoyenne, lui dit-il, d'avoir attendu jusqu'à maintenant pour vous présenter mes hommages. Ce sont des hommages bien respectueux, bien affectueux aussi, si vous permettez à mes lèvres de prononcer ce mot.

— Je permettrais le mot à vos lèvres si le sentiment animait votre cœur.

Brutale franchise contre laquelle Freikuss allait protester, quand la porte du bureau s'ouvrit de nouveau. Elle livra passage au représentant Gauthier et à Maître Fournel.

Bien résolue à se dérober aux entreprises galantes de Freikuss, Marthe évita désormais toutes les occasions de le rencontrer. En vain le Juif avait-il pris son logement à l'Hôtel de la Poste, Marthe s'empressait de quitter l'hôtel dès que son devoir professionnel le lui permettait. Tous ses moments de liberté elle les passait chez son amie Thérèse Cartan. Elle ne se lassait pas de l'interroger sur Louis Gallien, sur les détails de sa vie jour-

nalière dans les cantonnements et aux avant-postes de la Haute-Maurienne. La jeune fille tremblait en songeant à tous les dangers dont la montagne, le climat et l'ennemi menaçaient son bien-aimé.

Elle était montée à La Chapelle de la Tour, pour lire au père et à la mère du nouveau sergent la lettre de leur fils. Elle y revint souvent pour causer avec eux du cher absent.

Quant à Freikuss, il s'était enfin convaincu de l'inutilité de ses assiduités et avait renoncé à en importuner Marthe Fournel. Il semblait absorbé tout entier par ses devoirs de fonctionnaire de l'intendance. Le représentant Gauthier était parti en laissant ses pleins pouvoirs au commissaire des guerres.

Celui-ci lança des ordres de réquisition dans toutes les communes voisines de La Tour-du-Pin. De Faverges, de Vignieu, de Montagnieu, de Torchefelon, les chariots chargés de grains et de farines convergeaient vers la ville. Là, Freikuss les groupait en longs convois et les acheminait

sur les routes qui conduisaient à la frontière. Dans la Maurienne, en particulier sur les gîtes d'étape de la route du Mont Cenis, des magasins de vivres avaient été formés pour assurer la subsistance de l'armée des Alpes, quand le moment serait arrivé de lever les quartiers d'hiver et de rouvrir les opérations actives.

Pour constituer ces approvisionnements, les cultivateurs étaient obligés de se dépouiller eux-mêmes et de s'imposer de dures privations. Pour les transports ils devaient, pendant des semaines entières, se dessaisir de leurs voitures et de leurs chevaux ou les accompagner eux-mêmes comme conducteurs, dans la boue des routes défoncées, sous la pluie ou la neige de l'hiver.

En principe, la fourniture des denrées, des chars et des attelages, ainsi que le service personnel des conducteurs, donnaient droit à des paiements. Ces droits étaient constatés par des *bons de réquisition*, et ces bons eux-mêmes devaient être remboursés en espèces. Mais quand

le remboursement aurait-il lieu ? L'échéance était bien aléatoire, au milieu des embarras financiers de la République.

Les populations du Dauphiné ne nourrissaient guère d'illusions à cet égard et, pourtant, tels étaient leur dévouement et leur patriotisme qu'elles acceptaient sans un murmure ces épreuves où elles voyaient le salut de la France et de la Liberté.

Cependant, le printemps approchait. On prévoyait l'époque où la belle saison, en faisant fondre les neiges, allait rendre les cols des Alpes praticables et où l'armée française devait se tenir prête à les fermer à l'invasion.

Dans les premiers jours du mois de mars 1793, Thérèse Cartan rendit visite à Marthe :

— Je viens te dire adieu, ma chérie. Demain, je monterai dans la diligence de Chambéry.

— Tu es appelée dans cette ville ?

— Non. Je ne fais que la traverser. Je poursuivrai ma route jusqu'à Lans-lebourg. Mon congé tire à sa fin, et je vais rejoindre mon poste de vivan-

dière du premier bataillon des Volontaires de l'Isère.

— Mais Pancrace Couard, ton auxiliaire et celui de Freikuss ?

— Ils partent tous deux en même temps que moi. Tu n'as pas de commission pour Louis Gallien ?

— Si bien. Permits-moi de te laisser un instant pour monter dans ma chambre.

Trois minutes après, Marthe redescendait, tenant à la main un écrin de bijoutier.

— Voici, dit-elle, un médaillon en or. Il contient une mèche de mes cheveux. Remets-le à Louis, je t'en prie, ma bonne Thérèse. Un pressentiment m'avertit que de grands dangers menacent mon ami, mais j'espère que mon ardente prière aura le pouvoir de les conjurer. J'espère aussi que mon médaillon fera l'office de talisman. Recommande bien à Louis de ne jamais s'en séparer.

— Ton désir sera exaucé, chère Marthe. Mais laisse-moi te quitter à mon tour pour achever mes prépara-

tifs. A demain donc, au départ de la diligence.

Effectivement, le lendemain, Marthe Fournel vit Thérèse monter dans la diligence avec Pancrace et Freikuss.

Celui-ci, en passant devant la jeune fille, s'inclina sans dire un mot ; mais son œil exprimait la joie féroce du tigre qui s'apprête à déchirer sa proie. Dans ce regard, le dépit, la haine et la vengeance éclataient avec une intensité telle que Marthe ne put empêcher une vague angoisse d'étreindre son cœur.

VII.

La tyrannie jacobine.

1793, terrible année ! Attaquée sur toutes ses frontières comme, une forteresse assiégée, la France était sur le point de succomber en ensevelissant la Liberté sous ses ruines.

A l'intérieur, une odieuse faction semblait s'être donné la tâche de porter à leur comble les dangers de la patrie. Cette faction était celle des Jacobins. A Paris elle dominait la

Convention Nationale. Elle avait pour chef Robespierre, pour moyen de gouvernement une minorité turbulente de misérables payés quarante sous par jour. Ces misérables ameutaient la foule, instrument aveugle et terrible entre les mains des meneurs, et les meneurs n'étaient eux-mêmes que des instruments entre les mains de la secte fanatique de la Franc-Maçonnerie, quand ils n'obéissaient pas aux plus ignobles calculs de pillage et d'intérêt personnel.

C'est la faction des Jacobins qui a fait succéder aux promesses de 1789, les sinistres réalités de 1793, à la fraternité et à la justice le régime des suspects, la confiscation et la guillotine, aux rêves de liberté et de bonheur universels cette ère d'iniquités que l'histoire a appelée la Terreur. C'est le parti jacobin qui a dévié vers un abîme d'oppression, de ruine et de sang, le char triomphal de la Révolution Française. C'est lui qui a fait que, pour toute une suite de générations, le nom de République a été synonyme de la Terreur. Les Jaco-

bins ont déshonoré la République et ils ont failli causer la perte et le démembrement de la France.

Si, sous leur règne, les volontaires et les soldats des Hoche, des Kléber, des Kellermann ont repoussé l'invasion étrangère ; si Carnot a organisé la victoire, c'est malgré eux, car les purs Jacobins, et à leur tête Robespierre, détestaient les triomphes de nos armes, jalousaient et persécutaient les généraux les plus républicains. Au 9 thermidor, à l'époque de la chute de Robespierre, Hoche était emprisonné et promis à la guillotine. Sur la frontière des Alpes, les généraux, et Kellermann en particulier, se voyaient constamment rappelés, destitués, remplacés. Plusieurs d'entre eux portèrent leur tête sur l'échafaud pour des griefs imaginaires.

A cent-dix ans de distance, de nouveaux Jacobins se sont rués sur la République et sur la France pour déshonorer la première et piller la seconde. C'est la coterie de tous les politiciens du Bloc, héritiers non de l'énergie mais des convoitises de leurs

ancêtres de 1793 et de leur servilité à l'égard de la Franc-Maçonnerie. Quand ils parlent de la Révolution Française, les polémistes du parti font une confusion plus ou moins involontaire entre ces deux dates qui évoquent des idées si différentes : 1789 et 1793. Il importe d'éclaircir l'équivoque et de démasquer la mauvaise foi.

1789, c'est l'abolition des privilèges et des abus, c'est la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, c'est l'apothéose de la Liberté.

1793, c'est le règne des Jacobins, c'est la spoliation et la misère générale, c'est la guillotine et la Terreur.

En 1793, le parti jacobin ne se contentait pas d'entraver par ses tracasseries le talent des généraux et l'admirable patriotisme des soldats. Il compromettait l'œuvre entière de la défense nationale en lui suscitant à l'intérieur les plus graves embarras. Poussés à bout par la persécution, plusieurs départements du Midi et du Sud-Est avaient perdu patience et s'étaient soulevés. Au mois de juin,

la grande ville de Lyon prit les armes contre la Convention.

Cette révolte des Lyonnais, au moment où l'invasion menaçait la frontière des Alpes, était un acte coupable. Aussi, l'histoire n'a-t-elle pas hésité à la condamner, mais elle n'a pas hésité non plus à en attribuer la responsabilité aux criminels oppresseurs qui l'avaient provoquée.

Le 9 juillet, le général Kellermann était à Grenoble. Dans une longue et pénible reconnaissance militaire, il venait de parcourir la grande chaîne depuis le Mont Blanc jusqu'aux Alpes-Maritimes. Sur tous les points menacés le général en chef avait pourvu à la défense. Il avait visité les places fortes : Briançon, Mont-Dauphin, Fort-Queyras, Fort Saint-Vincent. S'inspirant des leçons des grands capitaines des siècles passés, il avait rassemblé les troupes sur les positions illustrées par les héros légendaires des guerres alpines : Lesdiguières, Catinat, Berwick.

Grâce à ces mesures, les principaux cols des Alpes, routes classi-

ques du commerce et de la guerre, étaient fermés à l'invasion étrangère. Seuls, deux passages inspiraient de l'inquiétude à Kellermann. C'étaient les deux cols qui donnent accès du Piémont dans la Savoie : le Petit Saint-Bernard, ouvert à la tête de la vallée de la Tarentaise, et le Mont Cenis, cette porte de la Maurienne. Ils étaient occupés par les avant-gardes d'une armée composée d'Autrichiens et de Piémontais et forte de 50.000 hommes.

Quant aux voies naturelles d'invasion qu'ouvrent les deux vallées de la Tarentaise et de la Maurienne, elles étaient défendues à peine par 8.000 Français. De ce côté, il y avait urgence à renforcer la défense. C'est pour aviser à ce renforcement que Kellermann s'était arrêté à Grenoble.

Le général était descendu à l'hôtel de ville, ancien palais du connétable de Lesdiguières. Il y avait été précédé par Gauthier, le représentant du peuple à l'armée des Alpes. Aux côtés du représentant, Kellermann trouva un

personnage nouveau. C'était un agent politique, spécialement délégué par Robespierre et les Jacobins. Il s'appelait Chépy.

Par une extension naturelle de ses fonctions, Chépy était un zéléateur actif de la Franc-Maçonnerie. En quittant Paris, il avait été spécialement chargé de se mettre en relations avec le commissaire des guerres, Freikuss. Il manda ce dernier à Grenoble. La première entrevue fut caractéristique.

Chépy se trouvait dans une pièce de l'hôtel de ville qui lui avait été affectée pour bureau. A la porte un soldat de planton était assis. En voyant s'approcher un commissaire des guerres en uniforme, le planton se lève et fait le salut militaire.

— Le citoyen Chépy ? interroge l'arrivant.

— C'est ici.

— Demande-lui s'il peut recevoir le citoyen Freickuss.

En parlant au soldat, le Juif employait le tutoiement mis en usage par les mœurs révolutionnaires. Au bout

d'un instant, le planton reparut en disant :

— Tu peux entrer, citoyen commissaire des guerres.

Chépy se tenait debout dans la pièce.

— Salut, citoyen, dit-il en saisissant la main de Freikuss. Puis, au lieu de serrer simplement cette main, Chépy opéra, en grattant avec l'index, le signe conventionnel par lequel les francs-maçons se reconnaissent entre eux. A son tour, Freikuss esquissa le signe de reconnaissance.

Aussitôt, un sourire de satisfaction éclaira les deux visages. Le Juif et le Jacobin retrouvaient mutuellement l'un et l'autre un frère en Hiram, un complice pour les louches besognes et un protecteur contre le châtement.

Un troisième complice promettait son concours à l'association. C'était Pancrace Couard, le factotum qui cumulait les fonctions de secrétaire du commissaire des guerres et de garçon de cantine de la belle Thérèse Cartan.

Il s'était empressé de suivre

Freikuss à Grenoble et, pour cela il avait abandonné la cantine du premier bataillon des Volontaires de l'Isère dans des conditions dont la vivandière était loin d'être enchantée. Dès son arrivée à Grenoble, Kellermann éprouva la malfaisance du sinistre trio.

Dans l'après-midi du 9 juillet, à l'hôtel de ville, le général était occupé à dépouiller un volumineux courrier. A chaque instant, des estafettes à cheval arrivaient devant le perron, mettaient pied à terre et, après avoir jeté les rênes à un planton, montaient à l'étage où se tenait Kellermann.

Dans une antichambre, ils trouvaient des officiers d'état-major qui recevaient et classaient les dépêches avant de les soumettre au général en chef de l'armée des Alpes.

En les parcourant, Kellermann croyait entendre un concert d'appels au secours partis des points les plus opposés du territoire. Dans les départements de l'intérieur, c'était les fonctionnaires et les administrations qui se croyaient menacés par les

expéditions des villes soulevées contre la Convention et qui imploraient la protection de l'armée.

Sur la frontière, c'était les chefs des troupes d'avant-postes qui réclamaient des renforts. Pour Kellermann, ces derniers appels étaient ceux qui trouvaient le plus d'écho dans son cœur de patriote et de soldat.

Repousser l'invasion, préserver du contact de l'étranger le sol sacré de la patrie, tel était à ses yeux le premier intérêt et le premier devoir. Avant-tout, sauver la France et la perpétuité de sa mission : les factions se disputeraient ensuite un pouvoir éphémère.

Avant de prendre une résolution, Kellermann voulut s'autoriser de l'opinion et de l'appui du représentant du peuple Gauthier. Il le fit prier de passer à son bureau.

Gauthier arriva, mais il n'était pas seul. Chépy avait tenu à l'accompagner et il s'était fait suivre lui-même de Freikuss.

Kellermann commença par protester en s'adressant à Chépy.

— C'est au représentant seul que je désire parler.

— Citoyen général, n'essaie pas d'éconduire l'agent politique de Robespierre. Le président de la Convention a décidé que j'assisterais à toutes les délibérations importantes. Or, tel est le caractère de celle à laquelle tu as convoqué le citoyen Gauthier.

— Mais le commissaire des guerres ?

— C'est moi qui lui ai prescrit d'assister à la délibération, sans y prendre part, d'ailleurs. Sa présence lui permettra de se faire une idée précise des mouvements ordonnés et, par suite, d'y conformer sans retard et sans hésitation les mesures d'ordre administratif.

Kellermann n'était rien moins que persuadé de l'utilité de la présence du Juif.

Toutefois, il refoula son mécontentement, ne voulant pas fournir un prétexte à l'animosité dont il sentait l'agent de Robespierre animé à son égard.

Affectant de s'adresser exclusivement au représentant du peuple, Kel-

lermann lui exposa la gravité de la situation :

— Citoyen représentant, aussi bien que moi vous savez que la ville de Lyon vient d'être déclarée en insurrection par la Convention Nationale. Mes renseignements particuliers ajoutent que cet état de choses a provoqué une effervescence dangereuse dans les départements voisins. De toutes parts, les autorités locales me requièrent de faire marcher à leur secours des détachements de l'armée des Alpes. Quelle suite dois-je donner à des demandes de cette nature ?

— Estimez-vous que l'affaiblissement de l'armée compromette la sûreté de la frontière ?

— J'en suis persuadé.

— Dès lors, votre devoir est tout tracé : c'est...

— De marcher contre les Lyonnais révoltés.

Cette réplique était articulée d'un ton sec par Chépy. Voyant le représentant et le général sursauter tous deux d'étonnement, l'agent de Robes-

pierre poursuivit, avec l'accent d'un illuminé :

— Oui, citoyens : avant la sûreté de la frontière, avant même le salut de la France, c'est-à-dire d'une portion de l'humanité, il y a un devoir qui s'impose. C'est de faciliter la marche de l'humanité entière sur la route lumineuse du Progrès.

Les rebelles lyonnais se mettent en travers de la route : qu'ils périssent ! dût leur châtement dégarnir la frontière de son dernier défenseur.

Devant une pareille aberration, le représentant et le général restaient muets de stupéfaction. Seul le Juif semblait approuver, par l'expression du visage et d'imperceptibles clignements des paupières. Chépy le tira à l'écart et lui glissa quelques mots à l'oreille. Freikuss sortit précipitamment.

Après son départ, la discussion continua dans le bureau du général. En vain le représentant du peuple faisait valoir l'intérêt supérieur de la patrie, menacée par une invasion imminente ; en vain Kellermann appuyait l'argu-

mentation du représentant par des détails et des preuves d'ordre militaire : l'agent de Robespierre demeurait inébranlable dans sa sommation. Il finit par menacer ses deux interlocuteurs du courroux de son maître et fit entrevoir à tous les deux la vision sinistre de la guillotine.

Depuis la sortie de Freikuss, cette scène avait été fort longue. Pendant plus d'une heure, le général avait lu, en insistant sur le caractère alarmant de chacune d'elles, toutes les dépêches arrivées de la frontière des Alpes.

Soudain, une clameur confuse, montant du dehors, pénétra dans le bureau du général. La clameur se rapprochait, mêlée à des roulements de tambour. Bientôt, le jardin de l'hôtel de ville tout entier se remplit d'une foule furibonde.

Grenoble donnait, ce jour-là, le spectacle d'une de ces émeutes, alors si fréquentes dans la capitale, où quelques meneurs payés, suivis d'une masse inconsciente, prétendaient figurer le peuple et dicter ses volontés

aux dépositaires réguliers de l'autorité publique. L'émeute, tel était le levier sur lequel Chépy avait compté pour vaincre la patriotique résistance du général et du représentant.

— Ecoutez, leur dit-il, en les entraînant vers une fenêtre, entendez le rugissement du lion populaire. Si vous restez sourds à sa voix, il saura porter ses plaintes jusqu'à la barre de la Convention et vous dénoncer comme des traîtres.

Kellermann résistait encore, mais le représentant Gauthier finit par céder. Il savait quel complaisant écho les délations les plus ridicules trouvaient dans le parti jacobin de la Convention. Aussi, prenant à part le général, il lui expliqua qu'il allait rendre un arrêté conforme aux désirs de Chépy.

— Faites comme vous l'entendrez, répondit Kellermann découragé.

Et, machinalement, il reportait son regard sur le jardin que remplissait la foule hurlante. Au premier rang, une sorte d'avorton au teint bilieux agitait un drapeau. C'était Pancrace

Couard, mais l'attention du général ne s'arrêta pas sur lui. Plus loin, un personnage enveloppé d'un manteau se dissimulait derrière un arbre. Néanmoins, Kellermann le reconnut : c'était le commissaire des guerres, Freikuss.

Une délégation s'était détachée du groupe des manifestants. Elle se présenta à l'hôtel de ville en demandant à être reçue par le représentant Gauthier et le général Kellermann.

Pancrace Couard ne s'était pas senti assez de courage pour prendre la parole. Il avait transmis cette tâche à un orateur de faubourg. Celui-ci monta l'escalier en criant et gesticulant. A peine fut-il introduit dans le cabinet qu'il traduisit en termes virulents les sommations de la foule.

— Citoyens, dit-il, le peuple exige le châtiment des traîtres qui se préparent à massacrer nos femmes et nos enfants derrière nous, tandis que nous volerons à la frontière. Lyon s'est déclaré rebelle à la Convention : Lyon doit périr. Que les vaillantes légions de l'armée des Alpes commencent

leurs exploits en noyant dans le sang le foyer de l'incendie. Le peuple souverain rugit dans sa colère. Si ses ordres ne sont pas exécutés, si les troupes ne sont pas dirigées sur la ville rebelle...

— Elles vont l'être à l'instant, interrompit le représentant du peuple.

Le calme avec lequel était prononcée cette réponse produisit sur le tribun improvisé l'effet d'une douche d'eau glacée. Son exaltation tomba tout d'un coup, et il se retira en balbutiant des remerciements et des excuses. Ainsi, la tragédie tournait à la comédie.

Quelques instants plus tard, une scène encore plus burlesque se déroulait dans le jardin de l'hôtel de ville.

La délégation venait de communiquer à la foule la réponse du représentant du peuple. Les manifestants se préparaient à quitter le jardin pour rentrer dans les rues. Pancrace Couard avait repris la tête de la colonne. Il redressait son drapeau en cambrant son torse grêle. De jaune qu'il était ordinairement, son visage

aplati était devenu rouge de plaisir et d'orgueil.

Tout-à-coup une femme, comme la Némésis antique, surgit au milieu de ce triomphe : c'était Thérèse Cartan. Elle se rua sur le cuistre, le saisit au collet d'une main robuste et lui imprima une telle secousse que le drapeau tomba. Un des assistants le releva, tandis que la vivandière, sans lâcher sa proie, l'accablait d'imprécations.

— Te voilà donc, déserteur, bandit. Q'as-tu fais des cent écus que tu m'as volés en abandonnant ton poste ?

Devenu subitement blême d'épouvante, Pancrace chancelait sans dire un mot.

— Répondras-tu, misérable, ou faut-il que je te livre au prévôt de l'armée pour te faire fusiller ?

— Patience, citoyenne, gémit enfin Couard, on vous rendra vos cent écus.

— Quand me les rendras-tu ?

— Je vais écrire à la Tour-du-Pin, et dans quinze jours...

— Ce n'est pas dans quinze jours qu'il me faut mon argent, c'est à l'instant.

— Oui, citoyens, continua Thérèse en s'adressant à la foule, ce misérable voleur a disparu en emportant la caisse de la cantine du 1^{er} bataillon des Volontaires de l'Isère. Tous les défenseurs de la patrie qui trouvaient leur subsistance à mes tables, tous ceux qui venaient y chercher un supplément au maigre ordinaire que la détresse générale impose à l'armée des Alpes, tout le bataillon, en un mot, est menacé de mourir de faim par le crime de ce bandit. Aussi, son affaire est claire : je vais le livrer au prévôt.

— Oui, oui, criaient les assistants : mort aux voleurs !

Complètement affolé, Pancrace était tombé à genoux.

— Relève-toi, commanda une voix, et vous, citoyenne Cartan, laissez mon secrétaire en repos. Suivez-moi, je vais vous compter vos cent écus.

C'était Freikuss qui venait d'arracher son complice au châtement.

VIII

La Crise

A la fin de juillet 1793, les menaces d'invasion prirent corps. Deux importants rassemblements de troupes, composés l'un et l'autre de Piémontais et d'Autrichiens, se mirent en mesure d'entrer en Savoie en franchissant les deux cols du Petit Saint-Bernard et du Mont Cenis. Le premier groupe menaçait la Tarentaise, ou haute vallée de l'Isère, l'autre la vallée de l'Arc, son affluent. C'est cette dernière vallée qui porte le nom particulier de Maurienne. C'est celle où le premier bataillon des Volontaires de l'Isère avait passé la mauvaise saison.

L'ensemble de l'armée d'invasion se montait à 50.000 hommes. Dans chacune des deux vallées menacées, la défense était réduite à une faible brigade commandée, la première par le général Badelaune, la seconde par le général Ledoyen.

Dès les premiers symptômes de l'orage, chacun des deux généraux de

brigade avait réclamé des renforts, et surtout les instructions et la présence du général en chef de l'armée des Alpes. Mais, sur les sommations du parti jacobin, l'armée des Alpes avait dû se priver de ses meilleurs bataillons, envoyés sous les murs de Lyon pour assiéger la ville en révolte. Kellermann lui-même avait dû les accompagner à contre-cœur et délaisser la frontière en péril pour gaspiller son énergie et ses talents militaires à des opérations de guerre civile. Les défenseurs de la Tarentaise et de la Maurienne étaient abandonnés à leurs propres forces.

Dans la Maurienne, en particulier, le général Ledoyen ne perdit pas courage. C'était un de ces soldats de race et de vocation, chez qui les difficultés illuminent l'intelligence et raffermissent le caractère, et qui, d'un même et rapide regard, embrassent à la fois le danger et la ressource. Il pensa qu'il est des circonstances où l'audace est la plus sûre prudence. Comme le grand Condé à Rocroy, il conçut un dessein où ne purent atteindre les

hommes de guerre blanchis sous le harnais.

Par une décision hardie, Ledoyen résolut d'attaquer l'ennemi sur le plateau du Mont Cenis, avant qu'il n'eût achevé sa concentration, de bousculer ses troupes de première ligne, tandis que celles de seconde ligne étaient encore en route pour rejoindre; en un mot, de désorganiser les plans d'invasion avant qu'ils n'eussent reçu un commencement d'exécution. Profitant d'un de ces brouillards, si fréquents dans les hautes montagnes à toutes les époques de l'année, bousculant les avant-postes ennemis, le général français réussit à amener sa brigade depuis le fond de la vallée de l'Arc, jusque sur le plateau du col. Les troupes employèrent la nuit à régulariser leurs positions. Au point du jour, toute la brigade se trouvait formée en bataille.

Le plateau du Mont Cenis est un cirque de prairies qu'entoure une ceinture de rochers et de glaciers. La brigade française le coupait transversalement à la route, en appuyant

ses deux ailes à d'abruptes falaises.

Le général Ledoyen parcourait le front des troupes, à cheval, et suivi de son état-major.

Le commissaire des guerres, Freikuss, figurait dans cet état-major. Bien que primitivement désigné pour servir dans une autre unité de l'armée des Alpes, il avait insisté pour être attaché à la brigade Ledoyen, et Kellermann, le général en chef, qui n'avait pas d'objection à opposer à cette demande, y avait donné son consentement.

Quand le cortège s'approcha du premier bataillon des Volontaires de l'Isère, le commandant Du Verdier se porta à sa rencontre et salua du sabre le général Ledoyen.

— Commandant, dit le général, pouvez-vous me désigner, dans votre bataillon, un sous-officier doué d'intelligence et de caractère pour une mission de confiance ?

— Parfaitement, mon général. J'ai l'honneur de vous proposer le sergent Gallien.

→ Qu'il sorte du rang et qu'il vienne recevoir mes ordres.

Un instant après, Gallien se tenait devant le général, le fusil placé verticalement devant le milieu du corps, dans la position de *présentez arme*.

— Sergent, dit le général, vous voyez cette muraille de rochers à laquelle s'appuie l'aile droite de la brigade ?

— Oui, mon général.

A ce moment, un mouvement se dessina dans le groupe des cavaliers qui faisaient cortège au général Ledoyen. C'était Freikuss qui poussait son cheval pour se rapprocher et mieux entendre. Le général continua, en s'adressant au sergent :

— Au sommet du rocher se glisse un sentier de chèvres que m'a signalé un contrebandier du pays. Vous allez vous poster sur ce sentier avec dix hommes. Vous dissimulerez votre présence à l'ennemi. En cas d'attaque, vous résisterez sur place, mais vous n'exécuterez pas un mouvement sur le sentier sans un ordre écrit signé de ma main. Allez ! De votre

courage et de votre sang-froid dépend le succès de la journée.

Une heure plus tard, Louis Gallien et son détachement avaient gravi la falaise et se trouvaient embusqués sur la position qui leur avait été assignée. A ce moment, le soleil avait dissipé les derniers brouillards. De l'arête de son rocher comme d'un merveilleux observatoire, Gallien découvrait toute l'étendue du plateau du Mont Cenis.

Dans le lointain, les colonnes ennemies s'entrecroisaient en tous sens. Elles étaient visiblement en proie au désarroi causé par l'apparition imprévue des Français. Entre les deux armées se montraient le lac et l'hospice. Enfin, au pied de son rocher, Gallien embrassait du regard toute la brigade Ledoyen.

Sur le tableau vert des prairies, les uniformes des troupes françaises écrivaient en lignes bleues et blanches la pensée du général. Le bleu était la couleur des bataillons de Volontaires. Leur ensemble dessinait, sur tout le front, une longue ligne de tirailleurs

destinée à entamer, par des feux individuels et bien ajustés, la résistance physique et morale de l'ennemi.

Cette tactique des tirailleurs était celle qui répondait le mieux aux qualités et aux lacunes des Volontaires. A ces citoyens, enrôlés pour la défense de la Patrie et de la Liberté, le dévouement et l'enthousiasme ne manquaient pas ; mais ce qui manquait, c'était la connaissance des manœuvres compliquées de l'ordonnance militaire.

Cette science des manœuvres était le lot des bataillons de l'ancienne armée, de ceux qui concouraient, avec les Volontaires nationaux, à la constitution de la brigade Ledoyen. Les vétérans étaient vêtus de blanc. Ils étaient disposés en colonnes régulières, géométriquement formées d'après les prescriptions de l'ordonnance. Derrière la ligne bleue des Volontaires, leur ensemble dessinait une deuxième ligne de carrés blancs, séparés par des intervalles.

L'artillerie avait mis ses pièces en batterie sur un monticule, à l'aile

gauche de la première ligne. Quant à la cavalerie de la brigade, représentée par un escadron des hussards de Bercheny, elle s'était, pendant la nuit, dispersée en patrouilles de découverte. Les patrouilles s'étaient portées hardiment jusqu'au contact des bivouacs ennemis. Maintenant, elles rentraient en traversant les deux lignes de l'infanterie, et l'escadron se rassemblait plus en arrière, pour former une réserve.

Le général Ledoyen ouvrit la bataille par une violente canonnade. Le tir des pièces était concentré contre les bâtiments de l'hospice. Celui-ci avait été transformé par l'ennemi en un poste avancé. Des créneaux avaient été percés à travers les volets des fenêtres et les murs des façades. Un détachement piémontais occupait cette forteresse improvisée et, par les créneaux, entretenait un feu très vif de mousqueterie. Bientôt, des troupes de renfort vinrent se ranger à droite et à gauche des bâtiments, et l'engagement devint général.

Du côté français, un feu roulant

crépitait tout le long de la ligne de tirailleurs formée par les Volontaires nationaux. S'abritant derrière les blocs de rocher et les crêtes du terrain, choisissant leurs emplacements, les tirailleurs visaient à loisir et tiraient presque toujours à coup sûr.

Par contre, leurs adversaires, instruits comme toutes les troupes de la coalition d'après les méthodes automatiques de l'école prussienne, combattaient complètement à découvert. Les bataillons autrichiens et piémontais s'offraient à la vue et aux coups comme autant de cibles rigides. Aussi, ces bataillons subissaient-ils des pertes sanglantes. Leur feu s'exécutait par salves, lancées par intervalles réguliers au commandement des officiers, mais mal ajustées et à peu près inoffensives.

Après quelques minutes de tir, la ligne des Volontaires se porta tout entière en avant, en se pliant aux inflexions du terrain et en traversant au pas de course les espaces battus par les balles ennemies. Elle s'arrêta sur une nouvelle position, à bonne

portée de l'adversaire, et recommença son feu. La seconde ligne, celle des vétérans, suivait en raccourcissant les distances.

Cependant, le général Ledoyen examinait avec attention les effets produits sur la défense par le feu de l'attaque. A ce moment, l'état-major qui escortait le général était réduit aux officiers nécessaires à la transmission des ordres. Chacun des chefs de service avait rejoint son poste spécial. Le commissaire des guerres Freikuss s'était empressé de rassembler son convoi derrière un rideau de terrain, qui mettait à l'abri des projectiles ennemis ses voitures, ses attelages.... et sa personne.

Enfin, le général a discerné chez l'adversaire des symptômes manifestes d'ébranlement. Aussitôt, les aides de camp s'élancent au galop pour porter les ordres. Les colonnes de bataillon de la seconde ligne s'avancent, la baïonnette au bout du fusil, les drapeaux déployés. Les tambours battent la charge, les musiques jouent la *Marseillaise*. Le général se

met à la tête de l'une des colonnes d'attaque. Celles-ci poussent au passage la ligne des tirailleurs. Toute la brigade prend le pas de course et se jette à l'assaut de la position ennemie, en criant par ses quatre mille bouches : Vive la République ! Vive la France ! Les troupes de la défense lâchent pied, et les Français conquièrent de haute lutte l'hospice transformé en forteresse.

Du haut de son observatoire naturel, le sergent Gallien avait suivi toutes les péripéties de la bataille. Il brûlait d'y prendre part ; mais il était cloué en place par sa consigne, qui lui interdisait tout mouvement sans un ordre écrit du général.

— Cet ordre n'arrivera donc pas ?

Au moment où, pour la dixième fois, l'ardent jeune homme se posait cette interrogation, il vit monter un pâtre, qui lui remit un billet sous enveloppe.

D'une main enflévrée, Gallien déchire l'enveloppe. Il lit le papier, mais il n'en peut croire ses yeux. Il relit encore et cette fois à haute voix :

— Ordre au sergent Gallien de redescendre à l'instant et de rejoindre les bagages, sur les derrières de la brigade.

Signé : LEDOYEN.

Voilà donc la mission que le général assigne à son courage : renforcer l'escorte de trainards et de fricoteurs affectée à la garde des bagages !

Interrogé, le porteur de l'ordre répond que l'enveloppe lui a été remise par un officier, au nom du général ; il ne sait rien de plus.

Ainsi, il n'y a rien à objecter ; il ne reste plus qu'à obéir.

La mort dans l'âme et la rage dans le cœur, Gallien rassemble son détachement et se met en devoir de redescendre. A peine a-t-il évacué son poste, que celui-ci est occupé par une troupe ennemie, qui harcèle sa retraite à coups de fusil.

Répercutés par l'écho des rochers, ces coups de feu retentissent sur le plateau du Mont Cenis. Le général Ledoyen les entend et s'en émeut.

Quel est ce danger imprévu qui surgit tout-à-coup en arrière des

troupes victorieuses ? Justement inquiet, le général arrête l'élan de sa brigade. Cet arrêt permet à l'ennemi de se ressaisir. Les renforts arrivent aux Austro-Sardes ; ceux-ci passent de la défensive à l'offensive ; la brigade française est débordée par des forces supérieures et le général Ledoyen est contraint d'ordonner la retraite.

L'escadron des hussards de Bercheny, qui s'était avancé pour poursuivre les fuyards, voit son rôle changer. Il se lance à la charge pour dégager la brigade compromise. La moitié de ses cavaliers tombent sous les balles ennemies ; mais, heureusement, son dévouement n'est pas stérile. Les Austro-Sardes sont contents et la retraite des Français peut s'effectuer sans désordres.

Se conformant au funeste billet, cause de tout le mal, Gallien avait rejoint les équipages. Avec son détachement, il protégeait les voitures, pour donner au convoi le temps de s'écouler sur la route. Le général passa près de lui.

— Sergent, cria-t-il d'une voix courroucée, vous avez déserté votre poste : vous serez fusillé !

— Mais, mon général, votre ordre...

— Quel ordre ? Je ne vous en ai point envoyé. Ce soir même, dès l'arrivée au gîte, je vous livre au conseil de guerre.

Et, sur ces paroles menaçantes, le général disparut.

A ce moment, la poursuite devenait plus pressante. Les balles ennemies ricochaient sur les voitures, tuaient les chevaux et les conducteurs. Un bataillon autrichien manœuvrait pour couper la retraite au convoi, c'est-à-dire aux bagages, à l'ambulance et aux munitions de la brigade. L'artillerie elle-même était compromise.

Fou de douleur, bouleversé par les menaces du général et par la fatalité incompréhensible dont il était le jouet, Gallien s'abandonna à une résolution de désespoir. Ralliant les Volontaires de son détachement, il se rua sur le bataillon ennemi. La furie de l'action fut telle que les Autrichiens reculèrent devant cette poignée d'hommes ; mais

Gallien tomba, frappé d'une balle en pleine poitrine.

Sa contre-attaque héroïque avait arrêté net la poursuite. Les pièces d'artillerie et les voitures purent alors s'engager sans précipitation sur les pentes périlleuses qui, du Mont Cenis, tombaient sur Lanslebourg.

Les frères d'armes de Gallien rapportaient son corps ensanglanté au moment même où passait la voiture de Thérèse Cartan. La vivandière fit aussitôt appeler le docteur Marmonnier. Celui-ci effectua un pansement sommaire et aida à transporter le blessé sur la voiture de Thérèse.

— Docteur, sauvez-le ! supplia la jeune femme en sanglotant, ou ma pauvre Marthe mourra de chagrin.

IX

Le Dénouement.

Après la dramatique affaire du Mont Cenis, la brigade Ledoyen, battant en retraite et constamment débordée par des forces supérieures, descendit toute la vallée de la Mau-

rienne. Grâce à l'énergie du général, le mouvement de recul dura trois semaines. La brigade défendit pied à pied tous les ponts, toutes les gorges, toutes les positions de barrage de ce long défilé de quatre-vingts kilomètres.

A la fin d'août, Ledoyen s'arrêta enfin dans la petite ville d'Aiguebelle, à peu de distance du confluent de l'Arc et de l'Isère.

Il s'y était fait précéder par ses blessés. Un couvent de religieuses avait été converti en hôpital militaire pour les recevoir. Avec une bonne grâce et un dévouement parfaits, les religieuses s'étaient transformées en sœurs de charité. Elles avaient abandonné aux blessés de l'armée française leurs meubles, leurs provisions, toutes leurs ressources.

Louis Gallien était étendu sur un lit de cet hôpital. Pendant plusieurs plusieurs jours, le docteur Marmonnier s'était prodigué pour arracher le jeune sergent à la mort. Thérèse Cartan avait écrit à Marthe Fournel une lettre qui annonçait à la fois l'héroïsme

et la blessure du fiancé de son cœur. La jeune fille avait puisé dans son amour la volonté et l'éloquence nécessaires pour décider son père à quitter avec elle La Tour-du-Pin et à l'accompagner à Aiguebelle. Maintenant elle était assise au chevet du blessé.

Devant la violation du territoire de la République, le parti jacobin avait enfin permis au général Kellermann de quitter le siège de Lyon pour arrêter les progrès de l'invasion. Le général en chef de l'armée des Alpes, convoqua à Aiguebelle les commandants des troupes qui venaient de lutter dans la Maurienne et la Tarentaise. De concert avec eux, il esqua les grandes lignes du plan qui, par la suite, aboutit à la délivrance de la Savoie.

Par une matinée fraîche et ensoleillée, sous les platanes qui ombrageaient la cour d'honneur du couvent transformé en hôpital, le général Ledoyen entretenait une conversation animée avec Kellermann et le représentant Gauthier.

— Oui, citoyens, disait-il, les cir-

constances de cette journée du Mont Cenis sont encore enveloppées d'un mystère absolument déconcertant. Ma première pensée avait été d'accuser le sergent Gallien d'abandon de son poste et de lâcheté; mais, au moment de la retraite, sa conduite a été celle d'un héros. De plus, on a retrouvé dans ses vêtements un ordre, taché de son sang et qui porte, non pas ma signature, car je n'ai jamais rien signé de semblable, mais mon propre nom.

— Mais alors, répliqua Gauthier, ce billet était un faux.

— Indubitablement.

— Et vous n'avez pas essayé de découvrir le faussaire?

— J'avoue que, pendant trois semaines de combats, je n'ai pas trouvé le loisir de consulter des experts en écriture. Cependant j'ai des soupçons. Je puis faire comparaître devant vous la cantinière des Volontaires de l'Isère.

— Soupçonneriez-vous cette femme?

— Non, mais elle peut nous éclairer sur l'écrivain du billet.

Gauthier se concerta un instant avec Kellermann et Ledoyen; puis les trois

personnages se séparèrent en se donnant rendez-vous, pour l'après-midi, dans le parloir des religieuses.

A l'heure fixée, le vaste salle offrait un spectacle bien différent de son aspect accoutumé. Au fond de la pièce, sous un grand tableau représentant l'Assomption de la Vierge d'après Murillo, le représentant Gauthier, dépositaire des pouvoirs souverains de la Convention Nationale, occupait un fauteuil et présidait. Sur des chaises, à sa droite et à sa gauche, étaient assis les généraux Kellermann et Ledoyen. Devant eux était placée une table recouverte d'une tapisserie à sujets religieux. Un sergent-fourrier faisait fonctions de secrétaire.

Les témoins appelés devant cet imposant tribunal attendaient dans son profond silence. Thérèse Cartan et son ancien garçon de cantine, Pancrace Couard, se tenaient debout. Enveloppé dans une capote d'hôpital, Louis Gallien était assis dans un fauteuil et appuyait sur un oreiller sa tête pâlie par la souffrance.

Marthe Fournel avait obtenu de

l'accompagner pour le secourir, en cas de défaillance.

Avec son père et le docteur Marmonnier, elle formait un groupe auprès du blessé. Des sentinelles, baïonnette au canon, gardaient les portes. Au dehors se tenait un poste de Volontaires nationaux commandé par un officier.

Tandis que la majorité des assistants observait une attitude tranquille, Pancrace tremblait de tous ses membres.

Sur l'ordre du représentant Gauthier, le secrétaire tendit à Louis Gallien un papier froissé et couvert de taches brunes.

— Sergent, interrogea Gauthier, reconnaissez-vous ce billet pour celui qui vous a été porté par un pâtre lors du combat du Mont Cenis ?

— Oui, citoyen représentant.

— C'est bon ; faites passer le billet à la citoyenne Cartan.

Puis, s'adressant à Thérèse :

— Citoyenne, vous avez cru reconnaître l'écriture du billet ?

— Parfaitement : c'est celle de Pancrace Couard.

A ces mots, Pancrace poussa un cri et tomba évanoui sur le parquet. Fournel et Marmonnier se précipitèrent pour le relever. Tirant de sa trousse un flacon de sels, le docteur le fit aspirer au malheureux et lui rendit l'usage de ses facultés. Aussitôt ranimé, Couard se jeta à genoux en criant :

— Grâce ! je dirai tout.

Et, sans attendre d'être interrogé, le secrétaire de Freikuss raconta que, le jour de la bataille, au milieu des voitures rassemblées à l'abri des projectiles, le Juif lui avait fait écrire le funeste billet sous sa dictée.

Le représentant ne voulut pas entendre davantage. Suspendant la séance, il fit appeler l'officier chef de poste et lui donna l'ordre d'amener immédiatement le commissaire des guerres.

On trouva ce dernier dans la boulangerie de campagne où se préparait le pain de la troupe. Il tenait entre les mains un paquet d'une poudre blanche, dont l'officier chargé de l'arrestation opéra la saisie.

Freikuss fit son entrée dans la salle du tribunal improvisé, encadré entre deux fantassins, baïonnette au canon. Derrière lui marchait l'officier. Celui-ci déposa sur la table le paquet de poudre blanche.

D'un simple coup d'œil le Juif se jugea perdu. Il n'essaya pas de se disculper, mais, se contractant dans un spasme de rage et de haine, il dégorgea toute la pourriture de son âme de traître.

— Oui, rugit-il, c'est moi qui, sur le Mont Cenis, ai fait échouer les plans du général Ledoyen. C'est moi qui, par un ordre apocryphe, ai trompé la crédulité de Gallien, du rival que m'a préféré cette pécore de Marthe Fournel.

— Alors, questionna Kellermann, votre trahison a eu pour mobile la vengeance et la haine ?

— Oui, la haine de Gallien, la haine de Marthe, la haine de tous les Français.

Kellermann, comme les autres assistants, écoutait avec horreur les aveux du misérable. Toutefois, par

respect pour la nature humaine, ce soldat cherchait à expliquer le forfait de Freikuss par des causes passionnelles. Il lui répugnait d'admettre que le Juif eût pu vendre pour de l'or la patrie généreuse qui l'avait adopté pour son fils.

— Au moins n'avez-vous pas touché d'argent de l'ennemi ?

— Si bien, j'ai été payé en beaux florins d'or. Oh ! je le sais, continuait-il avec un ricanement de Judas, les florins feraient belle figure dans votre caisse militaire, à la place des assignats sans valeur qui l'encombrent ; mais votre armée de gueux n'héritera pas de cette aubaine. L'imbécile d'officier qui m'a arrêté ne m'a pas vu quand j'ai lancé l'or à poignées dans le torrent de l'Arc. Maintenant, vous pouvez chercher les florins. Ils sont dispersés, roulés avec les galets, à jamais ensevelis par les vagues troublées du torrent.

— Vous avez raison, reprit le représentant du peuple : l'officier aurait dû surveiller de plus près vos mouvements et saisir les sommes dont vous

étiez porteur. Mais au moins a-t-il saisi ce paquet. Que contient-il ?

— De l'arsenic.

— C'est un poison. A quel usage vouliez-vous l'employer ?

— A empoisonner le pain de la brigade et à vous faire crever tous comme des chiens.

Devant un pareil comble de scélératesse et de cynisme, l'assistance était muette d'épouvante et d'horreur. Le représentant Gauthier rompit ce silence pénible.

— Trêve de blasphèmes, commandait-il ; cet interrogatoire me suffit. Général en chef de l'armée des Alpes, faites votre devoir.

Kellermann, s'adressant à son tour au général Ledoyen, lui ordonna de convoquer immédiatement le conseil de guerre de la brigade et de traduire à sa barre Freikuss et Pancrace Couard. Les deux complices furent emmenés par les soldats de garde. Les autres assistants se retirèrent, sous l'impression des révélations terrifiantes qu'ils venaient d'entendre.

Le lendemain matin, le représen-

tant Gauthier et les deux généraux étaient de nouveau réunis dans le parloir du couvent. Gauthier fit descendre Louis Gallien. Comme la veille, il permit qu'il fût accompagné par le docteur Marmonnier, Thérèse Cartan, Marthe Fournel et le père de la jeune fille.

Louis Gallien entra dans la salle, soutenu par le docteur et par le citoyen Fournel. Aussitôt qu'il l'aperçut, le général Ledoyen se précipita à sa rencontre et l'embrassa chaleureusement.

— C'est hier seulement que j'ai pu mesurer toute l'injustice de mes soupçons. Aussi, si je me suis laissé égarer par les apparences et abuser par les indignes manœuvres d'un traître, je tiens à réparer mes torts. Sergent Gallien, en présence du représentant du peuple, du général en chef et de vos amis, je proclame que vous êtes un héros.

— Oh ! mon général ; j'ai fait simplement mon devoir.

— Sergent Gallien, c'est la dernière fois que je vous désigne par ce grade,

car je demande pour vous au général en chef l'épaulette d'officier.

— J'accorde bien volontiers mon suffrage, répartit Kellermann; il ne reste plus qu'à le faire ratifier par la Convention.

— La Convention Nationale m'a délégué ses pouvoirs, reprit le représentant du peuple. En son nom, au nom de la République Française, je ratifie la nomination du sous-lieutenant Gallien.

Marthe s'était jetée au cou de son Louis et l'embrassait avec transport.

— O mon père, s'écria-t-elle, maintenant vous ne me le refuserez plus pour époux, car il est officier.

— Même sous l'habit modeste du volontaire, intervint Marmonnier, Louis n'a jamais cessé d'être digne de votre main, citoyenne Marthe. Il est de ceux qui honorent l'épaulette autant que l'épaulette les honore.

A ce moment, la détonation d'un feu de peloton fit trembler les vitres; Marthe et Thérèse ne purent s'empêcher de pâlir.

— Quel est ce bruit, demanda Marthe, serait-ce la foudre?

— Oui, reprit Ledoyen, c'est la foudre qui vient de châtier un traître. Hier au soir, Freikuss a été condamné par le conseil de guerre à être fusillé. L'exécution vient d'avoir lieu en présence des troupes rassemblées.

— Et Pancrace? interrogea Thérèse, avec un intérêt qui pouvait passer pour inspiré par la pitié.

— Le complice du traître a été condamné à la même peine que le criminel principal. Toutefois, le conseil de guerre, usant d'indulgence, a résolu de surseoir à l'exécution et de recommander le condamné à la clémence du représentant du peuple.

Thérèse poussa un soupir de soulagement, tandis que Marthe suppliait Gauthier en joignant les mains :

— Grâce! citoyen, assez de sang répandu.

— Ma belle enfant, répliqua Gauthier en souriant, avant la Révolution il existait, dans certaines provinces, une curieuse coutume. Quand un coupable avait été condamné à mort,

il pouvait obtenir sa grâce, mais à une condition.

— Laquelle, citoyen représentant ?

— C'est qu'une fille voulût bien le réclamer pour époux. Ainsi, si vous voulez vous dévouer...

— Oh ! non, protestèrent d'un même cri Marthe et Gallien.

— Cependant, ajouta Marthe, une veuve ne serait-elle pas acceptée ?

— Certainement si.

— Eh ! bien, Thérèse, c'est toi qui sauveras Pancrace.

Et comme Thérèse hésitait.

— Allons ! citoyenne, reprit Gauthier, ne vous défendez pas plus longtemps. Sans me piquer de psychologie, je viens de lire dans votre cœur. Cédez à ses inspirations, et le triste sire que vous aurez sauvé s'amendera à votre contact.

— Soit, répartit Thérèse, je consens.

— Merci, conclut Gauthier d'une voix grave. Si j'ai dû obéir à un terrible devoir en provoquant le châtiement d'un traître, j'aurai eu, du moins, la consolation de faire quatre heu-

reux. Je suis heureux moi-même, comme l'était Titus, car je n'ai pas perdu ma journée.

CLAUDE-LOUIS.



TABLE DES MATIÈRES

I. La fête nationale à La Tour-du-Pin	3
II. Loyauté et fourberie.....	21
III. Le camp de Cessieu.....	43
IV. La conquête de la Savoie.....	59
V. Une journée triomphale.....	89
VI. Quartiers d'hiver.....	107
VII. La tyrannie jacobine.....	128
VIII. La crise.....	147
IX. Le dénouement.....	161



Imp. P. LEGENDRE & C^o, Lyon.

